Master Negative Storage Number

OCI00080.17

Aulnoy, Madame d'

La princesse Carpillon et le prince Bossu, ou, l'Enfant

A Troyes

[1803?]

Reel: 80 Title: 17

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI80.17

Control Number: AES-0056
OCLC Number : 31371496
Call Number : W PN970.F7 AULPx
Author : Aulnoy, Madame d' (Marie-Catherine), 1650 or 51-1705.
Title : La princesse Carpillon et le prince Bossu, ou, l'Enfant changé en chat.
Imprint : A Troyes : Chez Baudot, [1803?]
Format : 96 p. ; 15 cm.
Note : Running title: Princesse Carpillon.
Note : Attributed to Madame d'Aulnoy.
Subject : Chapbook, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: Dec. 20, 1994
Camera Operator: CS

LA PRINCESSE CARPILLON

ET LE

Prince Bossu,

OU

l'enfant changé en chat.

A TROYES,

CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

LA PRINCESSE CARPILLON,

CONTE NOUVEAU,

TIRÉ DES FÉES.

A MILAN.

1803.

DAMAGED PAGE(S)

White PN 970 F7 AULP x

FEB 2

LA PRINCESSE CARPILLON,

CONTE.

UN ancien roi, pour se consoler d'un long veuvage, épousa une belle princesse qu'il aimoit passionnément; il avoit un fils de sa première femme, bossu & louche, qui ressentit beaucoup de chagrin des secondes nôces de son père. La qualité de fils unique, disoit-il, me

DAMAGED PAGE(S)

faiſoit craindre & aimer ; mais ſi la jeune princeſſe a des enfans, mon père, qui peut diſpoſer de ſon royaume, ne conſidérera pas que je ſuis l'aîné ; il me déshéritera en leur faveur. Il étoit ambitieux, plein de malice & de diſſimulation ; de ſorte que ſans témoigner ſon inquiétude, il fut ſecrètement conſulter une fée qui paſſoit pour la plus habile qu'il y eût au monde.

Dès qu'il parut, elle devina ſon nom, ſa qualité, & ce qu'il lui vouloit. Prince Boſſu, lui dit-elle, (c'eſt ainſi qu'on le nommoit,) vous êtes venu trop tard, la reine eſt groſſe d'un fils, je ne veux point lui faire de mal ; mais s'il meurt, ou qu'il lui arrive quelque choſe, je vous promets que je l'empêcherai d'en avoir d'autres. Cette promeſſe conſola un peu le Boſſu ; il conjura la fée de s'en ſouvenir, & prit la réſolution de jouer un mauvais tour à ſon petit frère dès qu'il ſeroit né.

Au bout de neuf mois, la reine eut un fils le plus beau du monde, & l'on remarqua comme une choſe fort extraordinaire, qu'il avoit la figure d'une flèche empreinte ſur le bras. La reine aimoit

à tel point son enfant, qu'elle voulut le nourrir, dont le prince Bossu étoit très-fâché; car la vigilance d'une mère est plus grande que celle d'une nourrice, & il est bien plus aisé de tromper l'une que l'autre.

Cependant le Bossu, qui ne songeoit qu'à faire son coup, témoignant un attachement pour la reine, & une tendresse pour le petit prince dont le roi étoit charmé. Je n'aurois jamais cru, disoit-il, que mon fils eût été capable d'un si bon naturel; & s'il continue, je lui laisserai une partie de mon royaume. Ces promesses ne suffisoient pas au Bossu, il vouloit tout ou rien; de sorte qu'un soir il présenta quelques confitures à la reine, qui étoient confites à l'opium; elle s'endormit, & aussitôt le prince, qui s'étoit caché derrière la tapisserie, prit tout doucement le petit prince, & mit à la place un gros chat emmailloté, afin que les berceuses ne s'apperçussent pas de son tour: le chat crioit, les berceuses berçoient; enfin il faisoit un si étrange sabbat, qu'elles crurent qu'il vouloit teter: elles réveillèrent la reine, qui étant encore toute endormie, & pensant tenir son

cher poupart, lui donna ſon ſein; mais le méchant chat le mordit; elle pouſſa un grand cri; & le regardant, que devint-elle lorſquelle apperçut une tête de chat au lieu de celle de ſon fils? Sa douleur fut ſi vive qu'elle penſa expirer ſur-le-champ. Le bruit des femmes de la reine éveilla tout le palais. Le roi prit ſa robe-de-chambre, accourut dans ſon appartement; la première choſe qu'il vit, fut le chat emmaillotté des langes de drap d'or qu'avoit ordinairement ſon fils. On l'avoit jeté par terre, où il faiſoit des cris étonnans. Le roi demeura bien alarmé: il demande ce que cela ſignifie; on lui dit que l'on n'y comprenoit rien, mais que le petit prince ne paroiſſoit pas, qu'on le cherchoit inutilement, & que la reine étoit fort bleſſée. Le roi entra dans ſa chambre, il la trouva dans une affliction ſans pareille; & ne voulant pas l'augmenter par la ſienne, il ſe fit violence pour conſoler cette pauvre princeſſe.

Cependant le Boſſu avoit donné ſon petit frère à un homme qui étoit tout à lui. Portez-le dans une forêt éloignée, lui dit-il, & le mettez tout nud au lieu

le plus exposé aux bêtes féroces, afin qu'elles le dévorent, & que l'on n'entende plus parler de lui ; je l'y porterois moi-même, tant j'ai peur que vous ne failliez pas bien ma commission ; mais il faut que je paroisse devant le roi ; allez donc, & soyez sûr que si je règne, je ne serai pas un ingrat. Il mit lui-même le pauvre enfant dans une corbeille couverte ; & comme il l'avoit accoutumé à le caresser, il le connoissoit déjà & lui sourioit ; mais le Bossu impitoyable en fut moins ému qu'une roche, il alla promptement dans la chambre de la Reine presque déshabillé, à force, disoit-il, de s'être pressé ; il se frottoit les yeux comme un homme encore endormi ; & lorsqu'il apprit les méchantes nouvelles de la blessure de sa belle-mère, du vol qu'on avoit fait du prince, & qu'il vit le chat emmaillotté, il jetoit des cris si douloureux, qu'on étoit aussi occupé à le consoler, que si en effet il eût été fort affligé. Il prit le chat & lui tordit le cou avec une férocité qui lui étoit très-naturelle : il faisoit pourtant entendre que ce n'étoit qu'à cause de la morsure qu'il avoit faite à la reine.

Qui que ce soit ne le soupçonna, quoiqu'il fût assez méchant pour devoir l'être; ainsi son crime se cachoit sous ses larmes feintes. Le roi & la reine en surent gré à cet ingrat, & le chargèrent d'envoyer chez toutes les fées s'informer de ce que leur enfant pouvoit être devenu. Dans l'impatience de faire cesser la perquisition, il vint leur dire plusieurs réponses différentes & très-énigmatiques, qui se rapportoient toutes sur ce point, que le prince n'étoit pas mort, qu'on l'avoit enlevé pour quelque temps, par des raisons impénétrables, qu'on le ramèneroit parfait en toutes choses, qu'il ne falloit plus le chercher, parce que c'étoit prendre des peines inutiles. Il jugea par-là que l'on se tranquilliseroit, & ce qu'il avoit jugé arriva. Le roi & la reine se flattèrent de revoir un jour leur fils. Cependant la morsure que le chat avoit faite au sein de la reine, s'envenima si fort, qu'elle en mourut, & le roi, accablé de douleur, demeura un an entier dans son palais : il attendoit des nouvelles de son fils, & les attendoit inutilement.

Celui qui l'emportoit marcha toute la

nuit sans s'arrêter : lorsque l'aurore commença de paroître, il ouvrit la corbeille, & cet aimable enfant lui sourit comme il avoit accoutumé de faire à la reine, quand elle le prenoit entre ses bras. O ! pauvre petit prince, que ta destinée est malheureuse ! Hélas ! tu serviras de pâture, comme un tendre agneau, à quelque lion affamé ; pourquoi le Bossu m'a-t-il choisi pour aider à te perdre ? Il referma la corbeille afin de ne plus voir un objet si digne de pitié ; mais l'enfant qui avoit passé la nuit sans teter, se mit à crier de toute sa force : celui qui le tenoit, cueillit des figues, & lui en mit dans la bouche. La douceur de ce fruit l'appaisa un peu, ainsi il le porta tout le jour jusqu'à la nuit suivante, qu'il entra dans une vaste & sombre forêt ; il ne voulut pas s'y engager, crainte d'être dévoré lui-même, & le lendemain il s'avança avec la corbeille qu'il tenoit toujours.

La forêt étoit si grande, que de quelque côté qu'il regardât, il n'en pouvoit voir le bout ; mais il apperçut, dans un lieu tout couvert d'arbres, un rocher qui s'élevoit en plusieurs pointes. Voici

sans doute, disoit-il, la retraite des bêtes les plus cruelles, il y faut laisser l'enfant, puisque je ne suis point en état de le sauver. Il s'approcha du rocher; aussitôt une aigle d'une grandeur prodieuse sortit voltigeant autour, comme si elle y avoit laissé quelque chose de cher : en effet, c'étoit ses petits qu'elle nourrissoit au fond d'une espèce de grotte. Tu serviras de proie à ces oiseaux, qui sont les rois des autres, ô pauvre enfant, dit cet homme. Aussitôt il le démaillotta & le coucha au milieu des trois aiglons. Leur nid étoit fort grand, à l'abri des injures de l'air; il eut beaucoup de peine à y mettre le prince, parce que le côté où on pouvoit l'aborder étoit fort escarpé, & penchant vers un précipice affreux. Il s'éloigna en soupirant, & vit l'aigle qui revenoit à tire-d'aîle dans son nid. Ah! c'en est fait, dit-il, l'enfant va perdre la vie. Il s'éloigna en diligence, comme pour ne pas entendre ses derniers cris : il revint auprès du Bossu, & l'assura qu'il n'avoit plus de frère.

A ces nouvelles, le barbare prince embrassa son fidèle ministre, & lui donna

une bague de diamans, en l'assurant que lorsqu'il seroit roi, il le feroit capitaine de ses gardes. L'aigle étant revenue dans son nid, demeura peut-être étonnée de trouver ce nouvel hôte; soit qu'elle fût surprise ou qu'elle ne le fût pas, elle exerça mieux le droit d'hospitalité que bien des gens ne le savent faire. Elle se mit proche de son nourrisson, elle étendit ses aîles & le réchauffa; il sembloit que tous ses soins n'étoient plus que pour lui : un instinct particulier l'engagea d'aller chercher des fruits, de les béqueter, & d'en verser le jus dans la bouche merveille du petit prince; enfin elle le nourrit si bien, que la reine sa mère n'auroit su le nourrir mieux.

Lorsque les aiglons furent un peu forts, l'aigle les prit tour-à-tour, tantôt sur ses aîles, tantôt dans ses serres, & les accoutuma ainsi à regarder le soleil sans fermer la paupière. Les aiglons quittoient quelquefois leur mère, & voltigeoient un peu autour d'elle; mais pour le petit prince, il ne faisoit rien de tout cela, & lorsqu'elle l'élevoit en l'air, il couroit grand risque de tomber & de se tuer. La fortune s'en mêloit; c'étoit

elle qui lui avoit fourni une nourrice si extraordinaire, c'étoit elle qui la garantissoit qu'elle ne le laisât tomber.

Quatre années se passèrent ainsi, l'aigle perdoit tous ses aiglons, ils s'envoloient lorsqu'ils étoient assez grands, ils ne revenoient plus revoir leur mère ni leur nid; pour le prince, qui n'avoit pas la force d'aller loin, il restoit sur le rocher; car l'aigle prévoyante & craintive, appréhendant qu'il ne tombât dans le précipice, le porta de l'autre côté, dans un lieu si haut & si droit, que les bêtes sauvages n'y pouvoient aller.

L'Amour que l'on dépeint tout parfait, l'étoit moins que le jeune prince; les ardeurs du soleil ne pouvoient ternir les lys & les roses de son teint; tous ses traits avoient quelque chose de régulier, que les plus excellens peintres n'auroient pu en imaginer de pareils; ses cheveux étoient déjà assez longs pour couvrir ses épaules, & sa mine si relevée, que l'on n'a jamais vu dans un enfant rien de plus noble ni de plus grand. L'aigle l'aimoit avec une passion surprenante; elle ne lui apportoit que des fruits pour sa nourriture, faisant cette espèce de

différence entre lui & ſes aiglons, à qui elle ne donnoit que de la chair crue. Elle déſoloit tous les bergers des environs, enlevant tous les agneaux ſans miſéricorde; il n'étoit bruit que des rapines de l'aigle; enfin, fatigués de la nourrir aux dépens de leurs troupeaux, ils réſolurent entre eux de chercher ſa retraite. Ils ſe partagent en pluſieurs bandes, la ſuivent des yeux, parcourent les monts & les vallées, demeurent long-temps ſans la trouver; enfin un jour ils l'apperçoivent qu'elle s'abat ſur la grande roche; les plus délibérés d'entre eux haſardèrent d'y monter, quoique ce fût avec mille périls. Elle avoit pour lors deux petits aiglons qu'elle nourriſſoit ſoigneuſement; mais quelques chers qu'ils lui fuſſent, ſa tendreſſe étoit encore plus grande pour le jeune prince, parce qu'elle le voyoit depuis un plus long-temps. Lorſque les bergers eurent trouvé ſon nid, comme elle n'y étoit pas, il leur fut aiſé de le mettre en pièce, & de prendre tout ce qui étoit dedans. Que devinrent-ils, quand ils trouvèrent le prince? Il y avoit à cela quelque choſe de ſi extraordinaire, que leurs eſprits bornés n'y pouvoient rien comprendre.

Ils emportèrent l'enfant & les aiglons; les uns & les autres crièrent; l'aigle les entendit & vint fondre ſur les raviſſeurs de ſon bien : ils auroient reſſenti les effets de ſa colère, s'ils ne l'avoient pas tuée d'un coup de flèche qu'un des bergers lui tira. Le jeune prince, plein de naturel, voyant tomber ſa nourrice, jeta des cris pitoyables & pleura amèrement. Après cette expédition, les bergers marchèrent vers leur hameau. On y faiſoit le lendemain une cérémonie cruelle, dont voici le ſujet :

Cette contrée avoit long-temps ſervi de retraite aux Ogres; chacun, déſeſpéré par un voiſinage ſi dangereux, avoit cherché les moyens de les éloigner ſans y pouvoir réuſſir. Ces Ogres terribles, courroucés de la haine qu'on leur témoignoit, redoublèrent leurs cruautés, & mangeoient ſans exception tous ceux qui tomboient entre leurs mains.

Enfin, le jour que les bergers s'étoient aſſemblés pour délibérer ſur ce qu'ils pouvoient faire contre les Ogres, il parut tout d'un coup au milieu d'eux un homme d'une grandeur épouvantable : la moitié de ſon corps avoit la figure d'un

cerf, couvert de poil bleu, les pieds de chèvre, une massue sur l'épaule avec un bouclier à la main. Il leur dit : bergers, je suis le Centaure bleu ; si vous me voulez donner un enfant tous les trois ans, je vous promets d'amener ici cent de mes frères, qui feront de si rudes guerres aux Ogres, que nous les chasserons malgré qu'ils en aient.

Les bergers avoient de la peine à s'engager à faire une chose si cruelle ; mais le plus vénérable d'entre eux leur dit : Hé quoi ! mes compagnons, nous est-il plus utile que les Ogres mangent tous les jours nos pères, nos enfans & nos femmes ? nous en perdrons un pour en sauver plusieurs ; ne refusons donc point l'offre que le Centaure nous fait. Aussitôt chacun y consentit : l'on s'engagea, par de grands sermens, de tenir parole au Centaure, & qu'il auroit un enfant.

Il partit & revint comme il l'avoit dit avec ses frères, qui étoient aussi monstrueux que lui. Les Ogres n'étoient pas moins braves que cruels : ils se livrèrent plusieurs combats, où les Centaures furent toujours victorieux ; enfin ils les

forcèrent de fuir. Le Centaure bleu vint demander la récompense de ses peines; chacun dit que rien n'étoit plus juste; mais lorsqu'il fallut livrer l'enfant promis, il n'y eut aucune famille qui pût se résoudre à donner le sien; les mères cachoient leurs petits jusques dans le sein de la terre. Le Centaure, qui n'entendoit pas raillerie, après avoir attendu deux fois vingt-quatre heures, dit aux bergers qu'il prétendoit qu'on lui donnât autant d'enfans comme il resteroit de jours parmi eux, de sorte que le retardement fut cause qu'il en coûta six petits garçons & six petites filles : depuis ce temps on régla cette grand affaire, & tous les trois ans l'on faisoit une fête solennelle pour livrer le pauvre innocent au Centaure.

C'étoit donc le lendemain que le prince avoit été pris dans le nid de l'aigle qu'on devoit payer ce tribut; quoique l'enfant fût déjà trouvé, il est aisé de croire que les bergers mirent volontiers le prince à sa place. L'incertitude de sa naissance, (car ils étoient si simples, qu'ils croyoient quelquefois que l'aigle étoit sa mère,) & sa beauté merveilleuse

les déterminèrent absolument de le présenter au Centaure, parce qu'il étoit si délicat, qu'il ne vouloit point manger d'enfans qu'ils ne fussent très-jolis. La mère de celui qu'on y avoit destiné passa tout d'un coup des horreurs de la mort aux douceurs de la vie : on la chargea de parer le petit prince comme l'auroit été son fils ; elle peigna bien ses longs cheveux ; elle lui fit une couronne de petites roses incarnates & blanches, qui viennent ordinairement sur les buissons ; elle l'habilla d'une robe traînante de toile blanche & fine ; sa ceinture étoit de fleurs. Ainsi ajusté, on le fit marcher à la tête de plusieurs enfans qui devoient l'accompagner : mais que dirai-je de l'air de grandeur & de noblesse qui brilloit déjà dans ses yeux, lui qui n'avoit jamais vu que des aigles, & qui étoit encore dans un âge si tendre, ne paroissoit ni craintif, ni sauvage : il sembloit que tous ces bergers n'étoient là que pour lui plaire. Ah ! quelle pitié, s'entredisoient-ils ! quoi cet enfant va être dévoré ? que ne pouvons-nous le sauver ! Plusieurs pleuroient, mais enfin il étoit impossible de faire autrement.

Le Centaure avoit accoutumé de paroître sur le haut d'une roche, sa massue dans une main, son bouclier de l'autre; & là, d'une voix épouvantable, il crioit aux bergers : laissez-moi ma proie, & vous retirez. Aussitôt qu'il vit l'enfant qu'on lui amenoit, il en fit une grande fête, & rioit si haut que les monts en trembloient. Il dit d'une voix terrible : Voici le meilleur déjeûné que j'aie fait de mes jours ; il ne me faut ni sel ni poivre pour croquer ce petit garçon. Les bergers & les bergères jetèrent les yeux sur le pauvre enfant, & s'attendrissoient. L'aigle l'a épargné, ce qui est un prodige, mais voici le monstre qui va terminer ses jours. Le plus vieux des bergers le prit entre ses bras, le baisa plusieurs fois. O mon enfant ! mon cher enfant, disoit-il, je ne te connois point, & je sens que je ne t'ai déjà que trop vu ! Faut-il que j'assiste à tes funérailles ? Qu'a donc fait la fortune en te préservant des serres aigues & du bec crochu de l'aigle terrible, puisqu'elle te livre aujourd'hui à la dent carnassière de cet horrible monstre ?

Pendant que ce berger mouilloit les

joues vermeilles du prince des larmes qui couloient de ſes yeux, le tendre innocent paſſoit ſes menotes dans ſes cheveux gris, lui ſourioit d'un air enfantin, & plus il le regardoit, plus il lui inſpiroit de pitié, & moins il paroiſſoit diligent pour s'avancer. Dépêchez-vous, crioit le Centaure affamé; ſi vous me faites deſcendre, ſi je vais au-devant de vous, j'en mangerai plus d'un cent. En effet, l'impatience le prit, il ſe leva & faiſoit le moulinet avec ſa maſſue, lorſqu'il parut en l'air un gros globe de feu environné d'une nuée d'azur. Comme chacun demeuroit attentif à un ſpectacle ſi extraordinaire, la nuée & le globe ſe baiſsèrent peu à peu & s'ouvrirent. Il ſortit auſſitôt un charriot de diamans traîné par des cignes, dans lequel étoit une des plus belles dames du monde; elle avoit un caſque ſur la tête, d'or pur, couvert de plumes blanches; la viſière en étoit levée, & ſes yeux brilloient comme le ſoleil, ſon corps couvert d'une riche cuiraſſe, & ſa main armée d'une lance toute de feu, marquoient aſſez que c'étoit une Amazone.

Quoi! bergers, s'écria-t-elle, avez-

vous l'inhumanité de de donner au cruel Centaure un tel enfant ? Il est temps de vous affranchir de votre parole, la justice & la raison s'opposant à des coutumes si barbares : ne craignez point le retour des Ogres, je vous en garantirai, moi qui suis fée Amazone, & dès ce moment, je vous prends sous ma protection. Ha ! madame, s'écrièrent les bergers & les bergères, en lui tendant les mains, c'est le plus grand bonheur qui nous puisse arriver. Ils n'en purent dire davantage, car le Centaure furieux la défioit au combat. Il fut rude & opiniâtre ; la lance de feu le brûloit dans tous les endroits où elle le touchoit, & il faisoit des cris horribles qui ne finirent qu'avec sa vie. Il tomba tout grillé ; l'on eût dit qu'une montagne se renversoit, tant sa chûte fit de bruit ; les bergers effrayés s'étoient cachés, les uns dans la forêt voisine, & les autres au fond des concavités, d'où l'on pouvoit tout voir sans être vu.

C'étoit là que le sage berger, qui tenoit le petit prince entre ses bras, s'étoit refugié, bien plus inquiet de ce qui pouvoit arriver à cet aimable enfant, que de tout ce qui le regardoit, lui & sa

famille, quoiqu'il méritât d'être considéré. Après la mort du Centaure, la fée Amazone prit une trompette, dont elle sonna si mélodieusement, que les personnes malades qui l'entendirent se levèrent pleines de santé, & les autres sentirent une secrète joie dont elles ne pouvoient exprimer le sujet.

Enfin, les bergers & les bergères, au son de l'harmonieuse trompette, se rassemblèrent. Quand la fée Amazone les vit, pour les rassurer tout-à-fait, elle s'avança vers eux dans son char de diamans, & le faisant baisser peu-à-peu, il ne s'en falloit pas trois pieds qu'il ne touchât terre : il rouloit sur une nuée si transparente, qu'elle sembloit être de cristal. Le vieux berger, que l'on nommoit le Subime, parut, tenant à son cou le petit prince. Approchez Sublime, lui cria la fée, ne craignez plus rien ; je veux que la paix règne à l'avenir d ns ces lieux, & que vous jouissiez du repos que vous y venez chercher : mais donnez-moi ce pauvre enfant, dont les aventures sont déjà si extra rdinaires. Le vieillard, après lui avoir fait une profonde révérence, haussa les bras & mit le prince

entre les siens. Lorsqu'elle l'eut, elle lui fit mille caresses, elle l'embrassa, elle l'assied sur ses genoux & lui parloit : elle savoit bien néanmoins qu'il n'entendoit aucunement la langue, & qu'il ne parloit point. Il faisoit des cris de joie ou de douleur ; il faisoit des soupirs & des accens qui n'étoient point articulés, car il n'avoit jamais entendu personne.

Cependant il étoit tout ébloui des brillantes armes de la fée Amazone ; il montoit sur ses genoux pour atteindre jusqu'à son casque & le toucher. La fée lui sourioit, & lui disoit, comme s'il eût pu l'entendre : Quand tu seras en état de porter des armes, mon fils, je ne t'en laisserai point manquer. Après qu'elle lui eut encore fait de grandes caresses, elle le rendit au Sublime. Sage vieillard, lui dit-elle, vous ne m'êtes pas inconnu, mais ne dédaignez pas de donner vos soins à cet enfant ; apprenez-lui à mépriser les grandeurs du monde, & à se mettre au-dessus des coups de la fortune ; il est peut-être né pour en avoir une assez éclatante ; mais je tiens qu'il sera plus heureux d'être sage que puissant.

La félicité des hommes ne doit pas consister dans la seule grandeur extérieure : pour être heureux il faut être sage, & pour être sage il faut se connoître soi-même, savoir borner ses desirs, se contenter dans la médiocrité comme dans l'opulence ; rechercher l'estime des gens de mérite, ne mépriser personne, & se trouver toujours prêt à quitter sans chagrin les biens de cette malheureuse vie. Mais à quoi pensai-je, vénérable berger ? je vous dis des choses que vous savez mieux que moi ; & il est vrai aussi que je le dis moins pour vous, que pour les autres bergers qui m'écoutent Adieu, pasteurs, adieu, bergers ; appelez-moi dans vos besoins, cette même lance & cette même main qui viennent d'exterminer le Centaure bleu, seront toujours prêtes à vous protéger.

Le Sublime & tous ceux qui étoient avec lui, aussi confus que ravis, ne purent rien répondre aux paroles obligeantes de la fée Amazone ; dans le trouble & dans la joie où ils étoient, ils se prosternèrent humblement devant elle, & pendant qu'ils étoient ainsi, le globe de feu s'élevant doucement jusqu'à la moyenne région de

l'air, disparut avec l'Amazone & le chariot.

Les bergers craintifs n'osoient d'abord s'approcher du Centaure; tout mort qu'il étoit, ils ne laissoient pas de le craindre; mais peu-à-peu ils s'aguerrirent, & résolurent entre eux qu'il falloit dresser un grand bûcher & le réduire en cendres, de peur que ses frères, avertis de ce qui lui étoit arrivé, ne vinssent venger sa mort sur eux. Cet avis ayant été trouvé bon, ils n'y perdirent pas un moment, & se délivrèrent ainsi de cet odieux cadavre.

Le Sublime emporta le petit prince dans sa cabane; sa femme y étoit malade, & ses deux filles n'avoient pu la quitter pour venir à la cérémonie. Tenez, bergère, dit-il, voici un enfant chéri des dieux & protégé d'une fée Amazone; il faut le regarder à l'avenir comme un fils, & lui donner une éducation qui puisse le rendre heureux. La bergère fut ravie du présent qu'il lui faisoit: elle prit le prince sous son lit. Tout au moins, dit-elle, si je ne puis lui donner les grandes leçons qu'il recevra de vous, je l'élevrai dans son enfance,

&

& le chérirai comme mon propre fils. C'eſt ce que je vous demande, dit le vieillard, & là-deſſus il le lui donna. Ses deux filles accoururent pour le voir; elles reſtèrent charmées de ſon incomparable beauté, & des graces qui paroiſſoient dans le reſte de ſa petite perſonne. Dès ce moment-là elles commencèrent à lui apprendre la langue, & jamais il ne s'eſt trouvé un eſprit ſi joli & ſi vif: il comprenoit les choſes les plus difficiles avec une facilité qui étonnoit les bergers, de ſorte qu'il ſe trouva bientôt aſſez avancé pour ne plus recevoir de leçons que de lui. Ce ſage vieillard étoit en état de lui en donner de bonnes, car il avoit été roi d'un beau & floriſſant royaume; mais un uſurpateur, ſon voiſin & ſon ennemi, conduiſit heureuſement ſes intrigues ſecrètes, & gagna certains eſprits remuans, qui ſe ſoulevèrent, & lui fournirent les moyens de ſurprendre le roi & toute ſa famille. En même temps il les fit enfermer dans une forteresſe où il vouloit les laiſſer mourir de misère.

Un changement ſi étrange n'en apporta point à la vertu du roi & de la reine,

ils ſouffrirent conſtamment tous les outrages que le tyran leur faiſoit ; & la reine qui étoit groſſe quand ces diſgraces leur arrivèrent, accoucha d'une fille qu'elle voulut nourrir elle-même. Elle en avoit encore deux autres très-aimables, qui partageoient ſes peines autant que leur âge pouvoit leur permettre. Enfin, au bout de trois ans, le roi gagna un de ſes gardes, qui convint avec lui d'amener un petit bateau, pour lui ſervir à traverſer le lac, au milieu duquel la forteresſe étoit bâtie. Il leur fournit des limes pour limer les barreaux de fer de leurs chambres, & des cordes pour en deſcendre. Ils choiſirent une nuit très-obſcure : tout ſe paſſoit heureuſement & ſans bruit, le garde leur aidoit à ſe gliſſer le long des murs, qui étoient d'une hauteur épouvantable. Le roi deſcendit le premier, enſuite ſes deux filles, après la reine, puis la petite princeſſe dans une grande corbeille ; mais hélas ! elle étoit mal attachée, & ils l'entendirent tout d'un coup tomber au fond du lac. Si la reine ne s'étoit pas évanouie de douleur, elle auroit réveillé toute la garniſon par ſes cris &

ſes plaintes. Le roi, pénétré de cet accident, chercha, autant qu'il lui fut poſſible, dans l'obſcurité de la nuit; il trouva même la corbeille, & il eſpéroit que la princeſſe y ſeroit; cependant elle n'y étoit plus, de ſorte qu'il ſe mit à ramer pour ſe ſauver avec le reſte de ſa famille. Ils trouvèrent au bord du lac des chevaux tous prêts que le garde avoit fait conduire pour porter le roi où il voudroit aller.

Pendant ſa priſon, lui & la reine avoient eu tout le temps de moraliſer, & de trouver que les plus grands biens de la vie ſont fort petits quand on les eſtime leur juſte valeur. Cela, joint à la nouvelle diſgrace qui venoit de leur arriver, en perdant leur petite fille, les fit réſoudre de ne ſe point retirer chez les rois leurs voiſins & leurs alliés, où ils auroient été peut-être à charge; & prenant leur parti, ils s'établirent dans une plaine fertile, la plus agréable de toutes celles qu'ils avoient pu choiſir. En ce lieu, le roi changeant ſon ſceptre en une houlette, acheta un grand troupeau & ſe fit berger. Ils bâtirent une petite maiſon champêtre, à l'abri d'un côté par les

montagnes, & ſituée de l'autre ſur le bord d'un ruiſſeau aſſez poiſſonneux. En ce lieu ils ſe trouvoient plus tranquilles qu'ils ne l'avoient été ſur le trône : perſonne n'envioit leur pauvreté ; ils ne craignoient ni les traîtres, ni les flatteurs, leurs jours s'écouloient ſans chagrin, & le roi diſoit ſouvent : Ah ! ſi les hommes pouvoient ſe guérir de l'ambition, qu'ils ſeroient heureux. J'ai été roi, me voilà berger ; je préfère ma cabane au palais où j'ai régné.

C'étoit ſous ce grand philoſophe que le jeune prince étudioit ; il ne connoiſſoit pas le rang de ſon maître, & le maître ne connoiſſoit point la naiſſance de ſon diſciple ; mais il lui voyoit des inclinations ſi nobles, qu'il ne pouvoit le croire un enfant ordinaire. Il remarquoit avec plaiſir qu'il ſe mettoit preſque toujours à la tête de ſes camarades avec un air de ſupériorité qui lui attiroit leurs reſpects ; il formoit ſans ceſſe de petites armées, il bâtiſſoit des forts & les attaquoit ; enfin il alloit à la chaſſe, & affrontoit les plus grands périls, quelques répréhenſions que le roi berger pût lui en faire. Toutes ces choſes lui perſua-

doient qu'il étoit né pour commander ; mais pendant qu'il s'élève & qu'il atteint l'âge de quinze ans, retournons à la cour du roi son père.

Le prince Bossu le voyant déjà fort vieux, n'avoit presque plus d'égards pour lui ; il s'impatientoit d'attendre si long-temps sa succession ; & pour s'en consoler, il lui demanda une armée, afin de conquérir un royaume assez proche du sien, dont les peuples inconstans lui tendoient les mains. Le roi le voulut bien, à condition qu'avant son départ il seroit témoin d'un acte qu'il vouloit faire signer à tous les seigneurs de son royaume, portant : que si jamais le prince son cadet revenoit, & qu'on pût être bien assuré que c'étoit lui, sur-tout qu'on trouvât la flèche qu'il avoit marquée sur son bras, il seroit seul héritier de la couronne. Le Bossu ne voulut pas seulement assister à cette cérémonie, il voulut souscrire l'acte, quoique son père trouvât la chose trop dure pour l'exiger de lui ; mais comme il se croyoit bien certain de la mort de son frère, il ne hasardoit rien, & prétendoit faire beaucoup valoir cette preuve de sa complaisance ; de sorte que le roi

aſſembla les états, les harangua, répandit bien des larmes en parlant de la perte de ſon fils, attendrit tous ceux qui l'entendirent; & après avoir ſigné & fait ſigner les plus notables, il ordonna qu'on mettroit l'acte dans le tréſor royal, & qu'on en feroit pluſieurs copies authentiques pour s'en reſſouvenir.

Enſuite le prince Boſſu prit congé de lui pour aller à la tête d'une belle armée tenter la conquête du royaume où il étoit appelé; & après pluſieurs batailles, il tua de ſa main ſon ennemi, prit la ville capitale, laiſſa par-tout des garniſons & des gouverneurs, & revint auprès de ſon père, auquel il préſenta une jeune princeſſe, appelée Carpillon, qu'il ramena captive.

Elle étoit ſi extraordinairement belle, que tout ce que la nature avoit formé juſqu'alors, & tout ce que l'imagination s'étoit pu figurer n'en approchoit point. Le roi, en voyant Carpillon, demeura charmé, & le Boſſu, qui la voyoit depuis plus de temps, en étoit devenu ſi amoureux, qu'il n'avoit pas un moment de repos; mais autant qu'il l'aimoit, autant elle le haïſſoit. Comme il ne lui parloit

qu'en maître, & qu'il lui reprochoit toujours qu'elle étoit son esclave, elle sentoit son cœur si opposé à ses manières dures, qu'elle n'oublioit rien pour l'éviter.

Le roi lui avoit fait donner un appartement dans son palais, & des femmes pour la servir. Il étoit touché des malheurs d'une si belle & si jeune princesse, & lorsque le Bossu lui dit qu'il vouloit l'épouser. J'y consens, répliqua-t-il, à condition qu'il n'y aura point de répugnance; car il semble que lorsque vous êtes auprès d'elle, son air en est plus mélancolique. C'est qu'elle m'aime, dit le Bossu, & qu'elle n'ose le faire connoître; la contrainte où elle est l'embarrasse; aussitôt qu'elle sera ma femme, vous la verrez contente. Je veux le croire, dit le roi, mais ne vous flattez-vous pas un peu trop? Le Bossu se trouva fort offensé des doutes de son père. Vous êtes cause, madame, dit-il à la princesse, que le roi me marque une dûreté dans sa conduite qui ne lui est pas ordinaire: il vous aime peut-être, apprenez-moi sincèrement, & choisissez entre nous celui qui vous plaira davantage, pourvu que je

vous voye régner, je ſerai ſatisfait. Il parloit ainſi pour connoître ſes ſentimens, car ce n'étoit pas qu'il eût aucun deſſein de changer les ſiens. La jeune Carpillon, qui ne ſavoit pas encore que la plupart des amans ſont des animaux fins & diſſimulés, donna dans le panneau. Je vous avoue, ſeigneur, lui dit-elle, que ſi j'en étois la maîtreſſe, je ne choiſirois ni le roi ni vous; mais ſi ma mauvaiſe fortune m'aſſervit à cette dure néceſſité, j'aime mieux le roi. Et pourquoi? répliqua le Boſſu en ſe faiſant violence. C'eſt, ajouta-t-elle, qu'il eſt plus doux que vous, qu'il règne à préſent, & qu'il vivra peut-être moins. Ha, ha, petite ſcélérate, s'écria le Boſſu! vous voulez mon père pour être reine douairière dans peu de temps: vous ne l'aurez aſſurément pas; il ne penſe point à vous; c'eſt moi qui ai cette bonté, bonté, pour dire le vrai, bien mal employée, car vous avez un fond d'ingratitude inſupportable; mais fuſſiez-vous cent fois plus ingrate, vous ſerez ma femme.

La princeſſe Carpillon connut, mais un peu trop tard, qu'il eſt quelquefois dangereux de dire tout ce qu'on penſe;

& pour raccommoder ce qu'elle venoit de gâter : Je voulois connoître vos ſentimens, lui dit-elle, je ſuis très-aiſe que vous m'aimiez aſſez pour réſiſter aux dûretés que j'ai affectées. Je vous eſtime déjà, ſeigneur, travaillez à vous faire aimer. Le prince donna tête baiſſée dans le panneau, quelque groſſier qu'il fût ; mais ordinairement l'on eſt fort quand on eſt amoureux, & l'on a un penchant à ſe flatter qui ſe corrige facilement ; les paroles de Carpillon le rendirent plus doux qu'un agneau : il ſourit, & lui ſerra les mains juſqu'à les meurtrir.

Dès qu'il l'eut quittée, elle courut dans l'appartement du roi, & ſe jetant à ſes pieds : Garantiſſez-moi, ſeigneur, lui dit-elle, du plus grand des malheurs ; le prince Boſſu veut m'épouſer ; je vous avoue qu'il m'eſt odieux, & ne ſoyez pas auſſi injuſte que lui : mon rang, ma jeuneſſe, & les diſgraces de ma maiſon, méritent la pitié d'un auſſi grand roi que vous. Belle princeſſe, lui dit-il, je ne ſuis pas ſurpris que mon fils vous aime, c'eſt une loi commune à tous ceux qui vous verront ; mais je ne lui pardonnerai jamais de manquer au reſpect qu'il vous

doit. Ah ! ſeigneur, reprit-elle, il me regarde comme ſa priſonnière & me traite en eſclave. C'eſt avec mon armée, répondit le roi, qu'il a vaincu le vainqueur du roi votre père ; ſi vous êtes captive, vous êtes la mienne, & je vous rends votre liberté, heureux que mon âge avancé & mes cheveux blancs, me garantiſſent de devenir votre eſclave. La princeſſe reconnoiſſante fit mille remercîmens au roi, & ſe retira avec ſes femmes.

Cependant le Boſſu ayant appris ce qui venoit de ſe paſſer, le reſſentit vivement, & ſa fureur s'augmenta lorſque le roi lui défendit de ne ſonger à la princeſſe qu'après lui avoir rendu des ſervices ſi eſſentiels, qu'elle ne pût ſe défendre de lui vouloir du bien. J'aurai donc à travailler toute ma vie, & peut-être inutilement, dit-il ; je n'aime pas à perdre mon temps. J'en ſuis fâché pour l'amour de vous, répliqua le roi ; mais cela ne ſera pas d'une autre manière. Nous verrons, dit inſolemment le Boſſu en ſortant de la chambre ; vous prétendez m'enlever ma priſonnière ; j'y perdrois plutôt la vie. Celle que vous

nommez votre prisonnière étoit la mienne, ajouta le roi irrité ; elle est libre à présent ; je veux la rendre maîtresse de sa destinée, sans la faire dépendre de votre caprice.

Une conversation si vive auroit été loin, si le Bossu n'avoit pas pris le parti de se retirer : il conçut en même temps le desir de se rendre maître du royaume & de la princesse. Il s'étoit fait aimer des troupes pendant qu'il les avoient commandées, & les esprits séditieux secondèrent volontiers ses mauvais desseins ; de sorte que le roi fut averti que son fils travailloit à le détrôner ; & comme il étoit le plus fort, le roi n'eut point d'autre parti à prendre que celui de la douceur. Il l'envoya quérir, & lui dit : Est-il possible que vous soyez assez ingrat pour me vouloir arracher du trône & vous y placer ? Vous me voyez au bord du tombeau, n'avancez pas la fin de ma vie ; n'ai-je pas d'assez grands déplaisirs par la mort de ma femme & la perte de mon fils ? Il est vrai que je me suis opposé à vos desseins pour la princesse Carpillon ; je vous regardois en cela autant qu'elle ; car peut-on être heureux avec une

perſonne qui ne nous aime point ? Mais puiſque vous en voulez courir le riſque, je conſens à tout ; laiſſez-moi le temps de lui parler pour la réſoudre à ſon mariage.

Le Boſſu ſouhaitoit plus la princeſſe que le royaume, car il jouiſſoit déjà de celui qu'il venoit de conquérir, de manière qu'il dit au roi, qu'il n'étoit pas ſi avide de régner qu'il le croyoit, puiſqu'il avoit ſigné lui-même l'acte qui le deshéritoit en cas que ſon frère revînt, & qu'il ſe contiendroit dans le reſpect, pourvu qu'il épousât Carpillon. Le roi l'embraſſa, & fut trouver la pauvre princeſſe, qui étoit dans d'étranges alarmes de ce qui s'alloit réſoudre. Elle avoit toujours auprès d'elle ſa gouvernante ; elle la fit entrer dans ſon cabinet, & pleurant amèrement : Seroit-il poſſible, lui dit-elle, qu'après toutes les paroles que le roi m'a données, il eût la cruauté de me ſacrifier à ce Boſſu? Certainement, chère mie, s'il faut que je l'épouſe, le jour de mes nôces ſera le dernier de ma vie, car ce n'eſt point tant la difformité de ſa perſonne qui me déplaît en lui, que les mauvaiſes qualités de ſon cœur.

Hélas! ma princeſſe, répliqua la gouvernante, vous ignorez ſans doute que les filles des plus grands ſont des victimes, dont on ne conſulte preſque jamais l'inclination; ſi elles épouſent un prince aimable & bien fait, elles peuvent en remercier le haſard; mais entre un magot ou un autre, on ne ſonge qu'aux intérêts de l'état. Carpillon alloit répliquer, lorſqu'on l'avertit que le roi l'attendoit dans ſa chambre : elle leva les yeux au ciel pour lui demander quelques ſecours.

Dès qu'elle vit le roi, il ne fut pas néceſſaire qu'il lui expliquât ce qu'il venoit réſoudre, elle le connut aſſez; car elle avoit une pénétration admirable, & la beauté de ſon eſprit ſurpaſſoit encore celle de ſa perſonne. Ah! ſire, s'écria-t-elle, qu'allez-vous m'annoncer? Belle princeſſe, lui dit-il, ne regardez point votre mariage avec mon fils comme un malheur; je vous conjure d'y conſentir de bonne grace; la violence qu'il fait à vos ſentimens, marque aſſez l'ardeur des ſiens : s'il ne vous aimoit pas, il auroit trouvé plus d'une princeſſe qui auroit été ravie de partager avec lui le royaume

qu'il a déjà, & celui qu'il eſpère après ma mort ; mais il ne veut que vous. Vos dédains, vos mépris, n'ont pu le rebuter, & vous devez croire qu'il n'oubliera jamais rien pour vous plaire. Je me flattois d'avoir trouvé un protecteur en vous, répliqua-t-elle ; mon eſpérance eſt déçue, vous m'abandonnez ; mais les dieux, les juſtes dieux ne m'abandonneront pas. Si vous ſaviez tout ce que j'ai fait pour vous garantir de ce mariage, ajouta-t-il, vous ſeriez convaincue de mon amitié. Hélas ! le ciel m'avoit donné un fils que j'aimois chèrement ; ſa mère le nourriſſoit ; on le déroba une nuit dans ſon berceau, & l'on mit un chat en ſa place, qui la mordit ſi cruellement qu'elle en mourut. Si cet aimable enfant ne m'avoit pas été ravi, il ſeroit à préſent la conſolation de ma vieilleſſe ; mes ſujets le craindroient, & je vous aurois offert mon royaume avec lui : le Boſſu, qui fait à préſent le maître, ſe ſeroit trouvé heureux qu'on l'eût ſouffert à la cour. J'ai perdu cet aimable fils, princeſſe ; ce malheur s'étend juſques ſur vous. C'eſt moi ſeule, répliqua-t-elle, qui ſuis cauſe qu'il eſt arrivé, puiſque ſa vie m'auroit été utile ; je lui

ai donné la mort ; regardez-moi comme un coupable ; ſongez à me punir plutôt qu'à me marier. Vous n'étiez pas en état, belle princeſſe, dit le roi, de faire en ce temps-là du bien & du mal à perſonne : je ne vous accuſe point auſſi de mes diſgraces ; mais ſi vous ne voulez pas les augmenter, préparez-vous à bien recevoir mon fils, car il s'eſt rendu le plus fort ici, & il pourroit vous faire quelque pièce ſanglante. Elle ne répondit que par ſes larmes ; le roi la quitta ; & comme le Boſſu avoit de l'impatience de ſavoir ce qui s'étoit paſſé, le roi le trouva dans la chambre, & lui dit que la princeſſe Carpillon conſentoit à ſon mariage ; qu'il donnât les ordres néceſſaires pour rendre cette cérémonie ſolennelle. Le prince fut tranſporté de joie, il remercia le roi, & ſur-le-champ il envoya quérir tout ce qu'il y avoit de lapidaires, de marchands & de brodeurs ; il acheta les plus belles choſes du monde pour ſa maîtreſſe, & lui envoya de grandes corbeilles d'or remplies de mille raretés. Elle les reçut avec quelqu'apparence de joie ; enſuite il vint la voir, & lui dit : n'étiez-vous pas bien

malheureuſe, madame Carpillonne, refuſer l'honneur que je voulois vous faire ? car ſans compter que je ſuis aſſez aimable, l'on me trouve aſſez d'eſprit, & je vous donnerai tant d'habits, tant de diamans, & tant de belles choſes, qu'il n'y aura point de reine au monde qui ſoit comme vous.

La princeſſe répondit froidement, que les malheurs de ſa maiſon lui permettoient moins de ſe parer qu'à une autre, & qu'ainſi elle le prioit de ne lui point faire de grands préſens. Vous auriez raiſon, lui dit-il, de ne vous parer, ſi je ne vous en donnois la permiſſion, mais vous devez ſonger à me plaire : tout ſera prêt pour notre mariage dans quatre jours ; divertiſſez-vous, princeſſe, & ordonnez ici, puiſque vous y êtes déjà maîtreſſe abſolue.

Après qu'il l'eut quittée, elle s'enferma avec ſa gouvernante, & lui dit qu'elle pouvoit choiſir, de lui fournir les moyens de ſe ſauver, ou ceux de ſe tuer le jour de ſes nôces. Après que la gouvernante lui eut repréſenté l'impoſſibilité de s'enfuir, & la foibleſſe qu'il y a de ſe donner la mort pour éviter les malheurs de la vie,

vie, elle tâcha de lui persuader que sa vertu pouvoit contribuer à sa tranquillité, & que sans aimer éperduement le Bossu, elle l'estimeroit assez pour etre contente avec lui.

Carpillon ne se rendit à aucune de ses remontrances; elle lui dit, que jusqu'à présent elle avoit compté sur elle, mais qu'elle savoit à quoi s'en tenir, & que si tout le monde lui manquoit, elle ne se manqueroit pas elle-même, & qu'aux grands maux il falloit appliquer de grands remèdes. Après cela, elle ouvrit la fenêtre, & de temps en temps elle y regardoit sans rien dire. Sa gouvernante, qui eut peur qu'il ne lui prît envie de se précipiter, se jeta à ses genoux, & la regardant tendrement: Hé bien! madame, lui dit-elle, que voulez-vous de moi? je vous obéirai, fût-ce aux dépens de ma vie. La princesse l'embrassa, & lui dit qu'elle la prioit de lui acheter un habit de Bergère & une vache, qu'elle se sauveroit où elle pourroit; qu'il ne falloit point qu'elle s'amusât à la détourner de son dessein, parce que c'étoit perdre du temps, & qu'elle n'en avoit guère; qu'il faudroit encore,

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

malheureuſe, madame Carpillonne, refuſer l'honneur que je voulois vous faire ? car ſans compter que je ſuis aſſez aimable, l'on me trouve aſſez d'eſprit, & je vous donnerai tant d'habits, tant de diamans, & tant de belles choſes, qu'il n'y aura point de reine au monde qui ſoit comme vous.

La princeſſe répondit froidement, que les malheurs de ſa maiſon lui permettoient moins de ſe parer qu'à une autre, & qu'ainſi elle le prioit de ne lui point faire de grands préſens. Vous auriez raiſon, lui dit-il, de ne vous parer, ſi je ne vous en donnois la permiſſion, mais vous devez ſonger à me plaire : tout ſera prêt pour notre mariage dans quatre jours ; divertiſſez-vous, princeſſe, & ordonnez ici, puiſque vous y êtes déjà maîtreſſe abſolue.

Après qu'il l'eut quittée, elle s'enferma avec ſa gouvernante, & lui dit qu'elle pouvoit choiſir, de lui fournir les moyens de ſe ſauver, ou ceux de ſe tuer le jour de ſes nôces. Après que la gouvernante lui eut repréſenté l'impoſſibilité de s'enfuir, & la foibleſſe qu'il y a de ſe donner la mort pour éviter les malheurs de la

vie,

vie, elle tâcha de lui persuader que sa vertu pouvoit contribuer à sa tranquillité, & que sans aimer éperduement le Bossu, elle l'estimeroit assez pour etre contente avec lui.

Carpillon ne se rendit à aucune de ses remontrances; elle lui dit, que jusqu'à présent elle avoit compté sur elle, mais qu'elle savoit à quoi s'en tenir, & que si tout le monde lui manquoit, elle ne se manqueroit pas elle-même, & qu'aux grands maux il falloit appliquer de grands remèdes. Après cela, elle ouvrit la fenêtre, & de temps en temps elle y regardoit sans rien dire. Sa gouvernante, qui eut peur qu'il ne lui prît envie de se précipiter, se jeta à ses genoux, & la regardant tendrement: Hé bien! madame, lui dit-elle, que voulez-vous de moi? je vous obéirai, fut-ce aux dépens de ma vie. La princesse l'embrassa, & lui dit qu'elle la prioit de lui acheter un habit de bergère & une vache, qu'elle se sauveroit où elle pourroit; qu'il ne falloit point qu'elle s'amusât à la détourner de son dessein, parce que c'étoit perdre du temps, & qu'elle n'en avoit guère; qu'il faudroit encore,

qu'elle pût s'éloigner, coëffer une poupée, la coucher dans ſon lit, & dire qu'elle ſe trouvoit mal.

Vous voyez bien, madame, lui dit la pauvre gouvernante, à quoi je vais m'expoſer; le prince Boſſu n'aura pas lieu de douter que j'ai ſecondé votre deſſein; il me fera mille maux pour apprendre où vous êtes, & puis il me fera brûler ou écorcher toute vive; dites après cela que je ne vous aime point.

La princeſſe demeura fort embarraſſée. Je veux, répliqua-t-elle, que vous vous ſauviez deux jours après moi; il ſera aiſé de tromper tout le monde juſques-là: enfin elles complottèrent ſi bien, que la même nuit Carpillon eut un habit & une vache.

Toutes les déeſſes deſcendues du plus haut de l'Olympe, celles qui furent trouver le berger Pâris, & cent douzaines d'autres, auroient parues moins belles ſous ce ruſtique vêtement. Elle partit ſeule au clair de la lune, menant quelquefois ſa vache avec une corde, & quelquefois auſſi s'en faiſant porter, elle alloit à l'aventure, mourant de peur.

Si le plus petit vent agitoit les buiſſons, ſi un oiſeau ſortoit de ſon nid, ou un lièvre de ſon gîte, elle croyoit que les voleurs ou les loups alloient terminer ſa vie.

Elle marcha toute la nuit, & vouloit marcher tout le jour; mais la vache s'arrêta pour paître dans une prairie, & la princeſſe, fatiguée de ſes gros ſabots, & de la peſanteur de ſon habit de bure griſe, ſe coucha ſur l'herbe le long d'un ruiſſeau, où elle ôta ſes cornettes de toile jaune, pour rattacher ſes cheveux blonds, qui s'échappant de tous côtés, tomboient par boucles juſqu'à ſes pieds. Elle regardoit ſi perſonne ne pouvoit la voir, afin de les cacher bien vîte; mais quelque précaution qu'elle prît, elle fut ſurpriſe tout d'un coup par une dame armée de toutes pièces, excepté ſa tête dont elle avoit ôté un caſque d'or couver de diamans. Bergère, lui dit-elle, je ſuis laſſe, voulez-vous me tirer du lait de votre vache pour me déſaltérer? Très-volontiers, madame, répondit Carpillon, ſi j'avois un vaiſſeau où le mettre. Voici une taſſe, dit la guerrière: elle lui préſenta une fort belle porce-

laine ; mais la pauvre princeſſe ne ſavoit comment s'y prendre pour traire la vache. Eh quoi ! diſoit cette dame, votre vache n'a-t-elle point de lait, ou ne ſavez-vous pas comment il faut faire ? La princeſſe ſe prit à pleurer, étant toute honteuſe de paroître mal-adroite devant une perſonne extraordinaire. Je vous avoue, madame, lui dit-elle, qu'il y a peu que je ſuis bergère ; tout mon ſoin c'eſt de mener paître ma vache, ma mère fait le reſte. Vous avez donc votre mère, continua la dame, & que fait-elle ? Elle eſt fermière, dit Carpillon. Proche d'ici, ajouta la dame ? Oui, répliqua la princeſſe. Vraiement je me ſens de l'affection pour elle, & lui ſais bon gré d'avoir donné le jour à une belle fille ; je veux la voir, menez y moi. Carpillon ne ſavoit que répondre, elle n'étoit pas accoutumée à mentir, & elle ignoroit qu'elle parloit à une fée ; car les fées en ce temps-là n'étoient pas ſi communes qu'elles le ſont devenues depuis. Elle baiſſoit les yeux, ſon teint s'étoit couvert d'une couleur vive ; enfin elle dit : quand une fois je vais aux champs, je n'oſe rentrer que le ſoir ; je vous ſup-

plie, madame, de ne me pas obliger à fâcher ma mère, qui me maltraiteroit peut-être si je faisois autrement qu'elle ne veut.

Ha ! princesse, princesse, dit la fée en souriant, vous ne pouvez soutenir un mensonge, ni jouer le personnage que vous avez entrepris si je ne vous aide. Tenez, voilà un bouquet de giroflée ; soyez certaine, tant que vous le tiendrez, le Bossu que vous fuyez ne vous reconnoîtra point : souvenez-vous, quand vous serez dans la grande forêt, de vous informer des bergers qui mènent là leurs troupeaux, où demeure le Sublime ; allez-y, dites-lui que vous venez de la part de la fée Amazone, qui le prie de vous mettre avec sa femme & ses filles. Adieu, belle Carpillonne, je suis de vos amies depuis long-temps. Hélas ! madame, s'écria la princesse, m'abandonnez-vous puisque vous me connoissez, que vous m'aimez, & que j'ai tant besoin d'être secourue ? Le bouquet de giroflée ne vous manquera pas, répliqua-t-elle ; mes momens sont précieux, il faut vous laisser remplir votre destinée.

En finissant ces mots, elle disparut

aux yeux de Carpillon, qui eut tant de peur, qu'elle en penſa mourir. Après s'être un peu raſſurée, elle continua ſon chemin, ne ſachant point du tout où étoit la grande forêt; mais elle diſoit en elle-même : cette fée qui paroît & diſparoît, qui me connoît ſous l'habit d'une payſanne ſans m'avoir jamais vue, me conduira où elle veut que j'aille. Elle tenoit toujours ſon bouquet, ſoit qu'elle marchât ou qu'elle s'arrêtât. Cependant elle n'avançoit guère, ſa délicateſſe ſecondoit mal ſon courage; dès qu'elle trouvoit des pierres, elle tomboit, ſes pieds ſe mettoient en ſang; il falloit qu'elle couchât ſur la terre à l'abri de quelques arbres; elle craignoit tout, & penſoit ſouvent avec beaucoup d'inquiétude à ſa gouvernante.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle ſongeoit à cette pauvre femme; ſon zèle & ſa fidélité ont peu d'exemples. Elle avoit coëffé une grande poupée des cornettes de la princeſſe, elle lui avoit mis des fontanges & de beau linge; elle alloit fort doucement dans ſa chambre, crainte, diſoit-elle, de l'incommoder, & dès qu'on faiſoit quelque bruit, elle grondoit

tout le monde. On courut dire au roi que la princeſſe ſe trouvoit mal ; cela ne le ſurprit point, il en attribua la cauſe à ſon déplaiſir & à la violence qu'elle ſe faiſoit ; mais quand le prince Boſſu apprit ces méchantes nouvelles, il reſſentit un chagrin inconcevable : il vouloit la voir, la gouvernante eut bien de la peine à l'en empêcher. Tout au moins, dit-il, que mon médecin la voye. Ah ! ſeigneur, s'écria-t-elle, il ne faudroit pas davantage pour la faire mourir, elle hait les médecins & les remèdes ; mais ne vous alarmez point, il faut ſeulement quelques jours de repos, c'eſt une migraine qui ſe paſſera en dormant. Elle obtint donc qu'il n'importuneroit point ſa maîtreſſe, & laiſſoit toujours la poupée dans ſon lit. Mais un ſoir où elle ſe préparoit à prendre la fuite, parce qu'elle ne doutoit pas que le prince impatient ne vînt faire de nouvelles tentatives pour entrer : elle l'entendit à la porte comme un furieux, qui la faiſoit enfoncer ſans attendre qu'elle vînt l'ouvrir.

Ce qui le portoit à cette violence, c'eſt que les femmes de la princeſſe s'étoient apperçus de la tromperie ; &

craignant d'être maltraitées, elles allèrent promptement trouver le Bossu. L'on ne peut exprimer l'excès de sa colère; il courut chez le roi, dans la pensée qu'il y avoit part; mais par la surprise qu'il vit sur son visage, il connut bien qu'il l'ignoroit. Dès que la pauvre gouvernante parut, il se jeta sur elle, & la prenant par les cheveux : Rends-moi Carpillonne, lui dit-il, ou je vais t'arracher le cœur. Elle ne répondit que par ses larmes, & se prosternant à ses genoux, elle le conjura de l'entendre. Il la traîna lui-même dans le fond d'un cachot, où il l'auroit poignardée mille fois, si le roi, qui étoit aussi bon que son fils étoit méchant, ne l'eût obligé de la laisser vivre dans cette affreuse prison.

Ce prince amoureux & violent, ordonna que l'on poursuivît la princesse par terre & par mer; il partit de son côté, & courut de toutes parts comme un insensé. Un jour que Carpillon s'étoit mise à couvert sous une grande roche avec sa vache, parce qu'il faisoit un temps effroyable, & que le tonnerre, les éclairs & la grêle la faisoient trembler, le

prince

prince Boſſu, qui étoit pénétré d'eau avec tous ceux qui l'accompagnoient, vint ſe réfugier ſous cette même roche. Quand elle ſe vit ſi près d'elle, hélas ! il l'effraya bien plus que le tonnerre : elle prit ſon bouquet de giroflée avec les deux mains, tant elle craignoit qu'une ne ſuffît pas; & ſe ſouvenant de la fée : Ne m'abandonnez point, dit-elle, charmante Amazone. Le Boſſu jeta les yeux ſur elle : que peux-tu appréhender, vieille décrépite, lui dit-il, quand le tonnerre te tueroit; quel tort te feroit-il, n'es-tu pas ſur le bord de ta foſſe ? La jeune princeſſe ne fut pas moins ravie qu'étonnée de s'entendre appeler vieille. Sans doute, dit-elle, que mon petit bouquet opère cette merveille; elle feignit d'être ſourde. Le Boſſu, voyant qu'elle ne le pouvoit entendre, diſoit à ſon confident, qui ne l'abandonnoit jamais : Si j'avois le cœur un peu plus gai, je ferois monter cette vieille au ſommet de la roche, & je l'en précipiterois pour avoir le plaiſir de lui voir rompre le cou, car je ne trouve rien de plus agréable. Mais, ſeigneur, répondit ce ſcélérat, pour peu que cela vous réjouiſſe, je vais l'y

mener de gré ou de force, vous verrez bondir ſon corps comme un ballon ſur toutes les pointes du rocher, & le ſang couler juſqu'à vous. Non, dit le prince, je n'ai pas le temps, il faut que je continue de chercher l'ingrate qui fait tout le malheur de ma vie.

En achevant ces mots, il piqua ſon cheval & s'éloigna à toute bride. Il eſt aiſé de juger de la joie qu'eut la princeſſe, car aſſurément la converſation qu'il venoit d'avoir avec ſon confident, étoit aſſez propre à l'alarmer. Elle n'oublia pas de remercier la fée Amazone, dont elle venoit d'éprouver le pouvoir; & continuant ſon voyage, elle arriva dans une vaſte plaine où les paſteurs de cette contrée avoient fait leurs petites maiſons. Elles étoient très-jolies, chacun avoit chez lui ſon jardin & ſa fontaine; la Vallée de Tempée & les bords du Lignon, n'ont rien eu de plus galant. Les bergères avoient pour la plupart de la beauté, & les bergers n'oublioient rien pour leur plaire; tous les arbres étoient gravés de mille chiffres différens & de vers amoureux. Quand elle parut, ils quittèrent leurs troupeaux & la ſuivirent ſe-

pectueuſement, car ils ſe trouvèrent prévenus par ſa beauté & par un air de majeſté extraordinaire; mais ils étoient ſurpris de la pauvreté de ſes habits; encore qu'ils menaſſent une vie ſimple & ruſtique, ils ne laiſſoient pas de ſe piquer d'être fort propres.

La princeſſe les pria de lui enſeigner la maiſon du berger Sublime; ils l'y conduiſirent avec empreſſement. Elle le trouva aſſis dans un vallon avec ſa femme & ſes filles; une petite rivière couloit à leurs pieds & faiſoit un doux murmure; il tenoit des joncs marins dont il travailloit proprement une corbeille pour mettre des fruits; ſon épouſe filoit, & ſes deux filles pêchoient à la ligne.

Lorſque Carpillon les aborda, elle ſentit des mouvemens de reſpect & de tendreſſe, dont elle demeura ſurpriſe; & quand ils la virent, ils furent ſi émus qu'ils changèrent pluſieurs fois de couleur. Je ſuis, leur dit-elle en les ſaluant, une pauvre bergère qui vient vous offrir mes ſervices de la part de la fée Amazone, que vous connoiſſez; j'eſpère qu'à ſa conſidération, vous voudrez bien me recevoir chez vous. Ma fille, lui dit le

roi en ſe levant & la ſaluant à ſon tour, cette grande fée a raiſon de croire que nous l'honorons parfaitement ; vous êtes la très-bien venue, & quand vous n'auriez point d'autre recommandation que celle que vous portez avec vous, certainement notre maiſon vous ſeroit ouverte. Approchez-vous, la belle fille, dit la reine en lui tendant la main, venez que je vous embraſſe, je me ſens toute pleine de bonne volonté pour vous ; je ſouhaite que vous me regardiez comme votre mère, & mes filles comme vos ſœurs. Hélas ! ma bonne mère, dit la princeſſe, je ne mérite pas cet honneur, il me ſuffit d'être votre bergère & de garder vos troupeaux. Ma fille, reprit le roi, nous ſommes tous égaux ici ; vous venez de trop bonne part pour faire quelque différence entre vous & nos enfans ; venez vous aſſeoir auprès de nous, & laiſſez paître votre vache avec nos moutons. Elle fit quelque difficulté, s'obſtinant toujours à dire qu'elle n'étoit venue que pour faire le ménage. Elle auroit été aſſez embarraſſée ſi on l'eût priſe au mot ; mais, en vérité, il ſuffiſoit de la voir pour juger qu'elle étoit plus

faite pour commander que pour obéir, & l'on pouvoit croire encore, qu'une fée de l'importance de l'Amazone n'auroit pas protégé une personne ordinaire.

Le roi & la reine la regardoient avec un étonnement mêlé d'admiration, difficile à comprendre; ils lui demandèrent si elle venoit de bien loin? Elle dit que oui; si elle avoit père & mère? elle dit que non; & à toutes les questions, elle ne répondoit guère que par monosillabes, autant que le respect lui pouvoit permettre: & comment vous appelez-vous, ma fille, dit la reine? On me nomme Carpillon, dit-elle. Le nom est singulier, reprit le roi, & à moins que quelqu'aventure n'y ait donné lieu, il est rare de s'appeler ainsi. Elle ne répliqua rien, & prit un des fuseaux de la reine pour en devider le fil. Quand elle montra ses mains, ils crurent qu'elle tiroit du fond de ses deux manches deux boules de neige façonnées, elles étoient éblouissantes. Le roi & la reine se donnèrent un coup-d'œil d'intelligence, & lui dirent: votre habit est bien chaud, Carpillon, pour le temps où nous sommes,

& vos sabots sont bien durs pours une jeune enfant comme vous; il faut vous habiller à notre mode. Ma mère, répondit-elle, est comme je suis en mon pays; dès qu'il vous plaira me l'ordonner, je me mettrai autrement. Ils admirèrent son obéissance, sur-tout l'air de modestie qui paroissoit dans ses beaux yeux & sur son visage.

L'heure du souper étant venue, ils se levèrent & rentrèrent tous ensemble dans la maison : les deux princesses avoient pêché de bons petits poissons; il y avoit des œufs frais, du lait & des fruits. Je suis surpris, dit le roi, que mon fils ne soit pas de retour; la passion de la chasse le mène plus loin que je ne veux, & je crains toujours qu'il ne lui arrive quelqu'accident. Je le crains comme vous, dit la reine; mais si vous l'agréez, nous l'attendrons pour qu'il soupe avec nous. Non, dit le roi, il s'en faut bien garder; au contraire, je vous prie lorsqu'il reviendra qu'on ne lui parle point, & que chacun lui marque beaucoup de froideur. Vous connoissez son bon naturel, ajouta la reine, cela est capable de lui faire tant de peine, qu'il en sera malade : je n'y

puis que faire, ajouta le roi, il faut bien le corriger.

On se mit à table, & quelque temps avant d'en sortir, le jeune prince entra; il avoit un chevreuil sur son cou, ses cheveux étoient tout trempés de sueur, & son visage couvert de poussière. Il s'appuyoit sur sa petite lance qu'il portoit ordinairement, son arc étoit attaché d'un côté & son carquois plein de flèches de l'autre. En cet état il avoit quelque chose de si noble & de si fier sur son visage & dans sa démarche, qu'on ne pouvoit le voir sans attention & sans respect. Ma mère, dit-il en s'adressant à la reine, l'envie de vous apporter ce chevreuil m'a bien fait courir aujourd'hui des monts & des plaines. Mon fils, lui dit gravement le roi, vous cherchez plutôt à nous donner de l'inquiétude qu'à nous plaire; vous savez tout ce que je vous ai dit sur votre passion pour la chasse, mais vous n'êtes pas d'humeur à vous corriger. Le prince rougit, & ce qui le chagrina davantage, c'étoit de remarquer une personne qui n'étoit pas de la maison. Il répliqua qu'une autre fois il reviendroit de meilleure heure,

ou qu'il n'iroit point du tout à la chaſſe pour peu qu'il le voulût. Cela ſuffit, dit la reine, qui l'aimoit avec une extrême tendreſſe, mon fils, je vous remercie du préſent que vous me faites; venez vous aſſeoir près de moi & ſoupez, car je ſuis ſûre que vous ne manquez pas d'appétit. Il étoit un peu déconcerté de l'air ſérieux dont le roi lui avoit parlé, & il oſoit à peine lever les yeux, car s'il étoit intrépide dans les dangers, il étoit docile & avoit beaucoup de timidité avec ceux auxquels ils devoit du reſpect.

Cependant il ſe remit de ſon trouble, ſe plaça contre la reine, & jeta les yeux ſur Carpillon, qui n'avoit pas attendu ſi long-temps à le regarder. Dès que leurs yeux ſe rencontrèrent, leurs cœurs furent tellement émus, qu'ils ne ſavoient à quoi attribuer ce déſordre. La princeſſe rougit & baiſſa les ſiens : le prince continua de la regarder; elle leva encore doucement les yeux ſur lui, & les y tint plus long-temps. Ils étoient l'un & l'autre dans une mutuelle ſurpriſe, & penſoient que rien dans le reſte du monde ne pouvoit égaler ce qu'ils voyoient. Eſt-il poſſible, diſoit la princeſſe, que de tant de perſonnes que

j'ai vues à la cour, aucune n'approche de ce jeune berger? D'où vient, penſoit-il à ſon tour, que cette merveilleuſe fille eſt ſimple bergère? Ah! que ne ſuis-je roi pour la mettre ſur le trône, & pour la rendre maîtreſſe de tous mes états comme elle le ſeroit de mon cœur.

En rêvant ainſi il ne mangeoit point; la reine qui croyoit que c'étoit la peine d'avoir été mal reçu, ſe tuoit de le careſſer, elle lui apporta elle-même des fruits exquis dont elle faiſoit cas. Il pria Carpillon d'en goûter; elle le remercia; & lui, ſans penſer à la main qui les lui donnoit, dit d'un air triſte, je n'en ai donc que faire, & il les laiſſa froidement ſur la table. La reine n'y prit pas garde; mais la princeſſe aînée qui ne le haïſſoit point, & qui l'auroit fort aimé ſans la différence qu'elle croyoit entre ſa condition & la ſienne, le remarqua avec quelque ſorte de dépit.

Après le ſouper, le roi & la reine ſe retirèrent; les princeſſes, à leur ordinaire, firent ce qu'il y avoit à faire dans le petit ménage: l'une fut traire les vaches, l'autre fit du fromage. Carpillon s'empreſſoit auſſi de travailler à l'exemple

des autres, mais elle n'y étoit pas ſi accoutumée ; elle ne faiſoit rien qui vaille, de ſorte que les deux princeſſes l'appeloient, en riant, la belle mal adroite; mais le prince déjà amoureux, lui aidoit. Il fut à la fontaine avec elle, il lui porta ſes cruches, il lui puiſa ſon eau, & revint fort chargé, parce qu'il ne voulut jamais qu'elle portât rien. Mais que prétendez-vous, berger, lui diſoit-elle, faut-il que je faſſe ici la demoiſelle, moi qui a travaillé toute ma vie, ſuis-je venue dans cette plaine pour me repoſer? Vous ferez tout ce qu'il vous plaira, aimable bergère, lui dit-il; cependant ne me refuſez point le plaiſir d'accepter mon foible ſecours dans ces ſortes d'occaſions. Ils revinrent enſemble plus promptement qu'il n'auroit voulu; car encore qu'il n'oſât lui parler, il étoit ravi de ſe trouver avec elle.

Ils paſsèrent l'un & l'autre une nuit inquiète, dont leur peu d'expérience les empêcha de deviner la cauſe; mais le prince attendoit impatiemment l'heure de revoir la bergère, & elle craignoit déjà celle de revoir le berger. Le nouveau trouble où ſa vue l'avoit jetée,

fit quelque diverſion avec les autres déplaiſirs ſtont elle étoit accablée ; elle penſoit ſi ſouvent à lui, qu'elle en penſoit moins au prince Boſſu. Pourquoi, diſoit-elle, biſarre fortune, donnes-tu tant de graces, de bonne mine & d'agrémens à un jeune berger, qui n'eſt deſtiné qu'à garder ſon troupeau, & tant de malice, de laideur & de difformité à un grand prince, deſtiné à gouverner un royaume.

Carpillon n'avoit pas eu la curioſité de ſe voir depuis ſa métamorphoſe de princeſſe en bergère ; mais alors un certain deſir de plaire l'obligea de chercher un miroir. Elle trouva celui des princeſſes, & quand elle vit ſa coëffure & ſon habit, elle demeura toute confuſe. Quelle figure, s'écria-t-elle, à quoi reſſemblai-je ? il n'eſt pas poſſible que je reſte plus long-temps enſevelie dans cette groſſe étoffe. Elle prit de l'eau dont elle lava ſon viſage & ſes mains, elles devinrent plus blanches que les lys ; enſuite elle alla trouver la reine, & ſe mettant à genoux auprès d'elle, elle lui préſenta une bague d'un diamant admirable, (car elle avoit apporté des pierreries ;) ma bonne mère, lui dit-elle, il y a du temps

que j'ai trouvé cette bague ; je n'en ſais point le prix, mais je crois qu'elle peut valoir quelqu'argent, je vous ſupplie de la recevoir pour preuve de ma reconnoiſſance de la charité que vous avez pour moi ; je vous prie auſſi de m'acheter un habit & du linge, afin que je ſois comme les bergers de cette contrée.

La reine demeura ſurpriſe de voir une ſi belle bague à cette jeune fille. Je veux vous la garder, lui dit-elle, & non pas l'accepter ; du reſte vous aurez dès ce matin tout ce qu'il faut. En effet, elle envoya à une petite ville qui n'étoit pas éloignée, & elle en fit apporter le plus joli habit de payſanne qu'on ait jamais vu : la coëffure, les ſouliers, tout étoit complet. Ainſi habillée, elle parut plus charmante que l'aurore ; le prince, de ſon côté, ne s'étoit pas négligé ; il avoit mis à ſon chapeau un cordon de fleurs, l'écharpe où ſa panetière étoit attachée & ſa houlette en étoient ornées ; il apportoit un bouquet à Carpillon, & le lui préſenta avec la timidité d'un amant ; elle le reçut d'un air embarraſſé, quoiqu'elle eût infiniment de l'eſprit. Dès qu'elle étoit avec lui, elle ne parloit

presque plus, & rêvoit toujours ; il n'en disoit pas moins de son côté. Lorsqu'il alloit à la chasse, au lieu de poursuivre les biches & les daims qu'il rencontroit ; s'il trouvoit un endroit propre à s'entretenir de la charmante Carpillon, il s'arrêtoit tout d'un coup, & demeuroit dans un lieu solitaire, faisant quelques vers, chantant quelques couplets pour sa bergère, parlant aux rochers, aux bois, aux oiseaux ; il avoit perdu cette belle humeur qui le faisoit rechercher avec empressement de tous les bergers.

Cependant, comme il est difficile d'aimer beaucoup, & de ne pas craindre ce que nous aimons, il appréhendoit à tel point d'irriter sa bergère en lui déclarant ce qu'il ressentoit pour elle, qu'il n'osoit parler ; & quoiqu'elle remarquât assez qu'il la préféroit à toutes les autres, & que cette préférence dût l'assurer de ses sentimens, elle ne laissoit pas d'avoir quelquefois de la peine de son silence ; quelquefois aussi elle en avoit de la joie. S'il est vrai, disoit-elle, qu'il m'aime, comment pourrois je recevoir une telle déclaration ? en me fâchant je le ferois peut-être mourir ; en ne me fâchant pas

j'aurois lieu de mourir moi-même de honte & de douleur. Quoi! étant née princeſſe, j'écouterois un berger? Ah! foibleſſe trop indigne, je n'y conſentirai jamais. Mon cœur ne doit pas ſe changer par le changement de mon habit, & je n'ai déjà que trop de choſes à me reprocher depuis que je ſuis ici.

Comme le prince avoit mille agrémens naturels dans la voix, & que peut-être, quand il auroit chanté moins bien, la princeſſe, prévenue en ſa faveur, n'auroit pas laiſſé d'aimer à l'entendre; elle l'engageoit ſouvent à lui dire des chanſonnettes; & tout ce qu'il diſoit avoit un caractère ſi tendre, ſes accens étoient ſi touchans, qu'elle ne pouvoit gagner ſur elle de ne le pas écouter. Il avoit fait des paroles qu'il lui rediſoit ſans ceſſe, & dont elle connut bien qu'elle étoit le ſujet.

Les voici:

Ah! s'il étoit poſſible
Que quelqu'autre divinité
Vous pût égaler en beauté,
Et m'offrir l'univers pour me rendre ſenſible,

Je me croirois heureux
De mépriſer ces dons pour vous offrir mes
vœux.

Encore qu'elle feignît de n'avoir pas pour celles-là plus d'attention que pour les autres, elle ne laiſſoit pas de lui accorder une préférence qui fit plaiſir au prince. Cela lui inſpira un peu plus de hardieſſe ; il ſe rendit exprès au bord de la rivière, dans un lieu ombragé par les ſaules & les aliſiers : il ſavoit que Carpillon y conduiſoit tous les jours ſes agneaux ; il prit un poinçon, & il écrivit ſur l'écorce d'un arbriſſeau :

En vain dans cet aſyle
Je vois avec la paix régner tous les plaiſirs,
Où puis-je être un moment tranquille,
L'amour même en ces lieux m'arrache des
ſoupirs.

La princeſſe le ſurprit comme il achevoit de graver ces paroles ; il affecta de paroître embarraſſé, & après quelques momens de ſilence : Vous voyez, lui

dit-il, un malheureux berger qui se plaint aux choses les plus insensibles des maux dont il ne devroit se plaindre qu'à vous. Elle ne lui répondit rien, & baissant les yeux, elle lui donna tout le temps dont il avoit besoin pour lui déclarer ses sentimens.

Pendant qu'il parloit, elle rouloit dans son esprit de quelle manière elle devoit prendre ce qu'elle entendoit d'une bouche qui ne lui étoit pas indifférente, & sa prévention l'engageoit volontiers à l'excuser. Il ignore ma naissance, disoit-elle, sa témérité est pardonnable : il m'aime & croit que je ne suis point au-dessus de lui ; mais quand il sauroit mon rang, les dieux, qui sont si élevés, ne veulent-ils pas le cœur des hommes, se fâchent-ils parce qu'on les aime ? Berger, lui dit-elle, lorsqu'il eut cessé de parler, je vous plains, c'est tout ce que je peux pour vous, car je ne veux point aimer ; j'ai déjà assez d'autres malheurs. Hélas ! quel seroit mon sort, si, pour comble de disgraces, mes tristes jours venoient à être troublés par un engagement ? Ah ! bergère, dites plutôt, s'écria-t-il, que si vous avez quelques peines,

peines, rien ne seroit plus propre à les adoucir, car je les partagerois toutes; mon unique soin seroit de vous plaire; vous pourriez vous reposer sur moi du soin de votre troupeau. Plût au ciel, dit-elle, n'avoir que ce sujet d'inquiétude! En pouvez-vous avoir d'autres, lui dit-il d'une manière empressée? étant si belle, si jeune, sans ambition, ne connoissant point les vaines grandeurs de la cour; mais sans doute vous aimez ici, un rival vous rend inexorable pour moi. En prononçant ces mots il changea de couleur, il devint triste; cette pensée le tourmentoit cruellement. Je veux bien, répliqua-t-elle, convenir que vous avez un rival haï & abhorré; vous ne m'auriez jamais vue sans la nécessité où ses pressantes poursuites m'ont mise de le fuir. Peut-être, bergère, lui dit-il, me ferez-vous de même; car si vous ne le haïssez que parce qu'il vous aime, je suis, à votre égard, le plus haïssable de tous les hommes. Soit que je ne le croye pas, ou que je vous regarde plus favorablement, je sens bien que je ferois moins de chemin pour m'éloigner de vous que pour m'éloigner de lui. Le

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

dit-il, un malheureux berger qui ſe plaint aux choſes les plus inſenſibles des maux dont il ne devroit ſe plaindre qu'à vous. Elle ne lui répondit rien, & baiſſant les yeux, elle lui donna tout le temps dont il avoit beſoin pour lui déclarer ſes ſentimens.

Pendant qu'il parloit, elle rouloit dans ſon eſprit de quelle manière elle devoit prendre ce qu'elle entendoit d'une bouche qui ne lui étoit pas indifférente, & ſa prévention l'engageoit volontiers à l'excuſer. Il ignore ma naiſſance, diſoit-elle, ſa témérité eſt pardonnable : il m'aime & croit que je ne ſuis point au-deſſus de lui ; mais quand il ſauroit mon rang, les dieux, qui ſont ſi élevés, ne veulent-ils pas le cœur des hommes, ſe fâchent-ils parce qu'on les aime ? Berger, lui dit-elle, lorſqu'il eut ceſſé de parler, je vous plains, c'eſt tout ce que je peux pour vous, car je ne veux point aimer ; j'ai déjà aſſez d'autres malheurs. Hélas ! quel ſeroit mon ſort, ſi, pour comble de diſgraces, mes triſtes jours venoient à être troublés par un engagement ? Ah ! bergère, dites plutôt, s'écria-t-il, que ſi vous avez quelques peines,

peines, rien ne seroit plus propre à les adoucir, car je les partagerois toutes; mon unique soin seroit de vous plaire; « vous pourriez vous reposer sur moi du « soin de votre troupeau. Plût au ciel, dit-elle, n'avoir que ce sujet d'inquiétude! En pouvez-vous avoir d'autres, lui dit-il d'une manière empressée? étant si belle, si jeune, sans ambition, ne connoissant point les vaines grandeurs de la cour; mais sans doute vous aimez ici, un rival vous rend inexorable pour moi. En prononçant ces mots il changea de couleur, il devint triste; cette pensée le tourmentoit cruellement. Je veux bien, répliqua-t-elle, convenir que vous avez un rival haï & abhorré; vous ne m'auriez jamais vue sans la nécessité où ses pressantes poursuites m'ont mises de le fuir. Peut-être, bergère, lui dit-il, me ferez-vous de même; car si vous ne le haïssez que parce qu'il vous aime, je suis, à votre égard, le plus haïssable de tous les hommes. Soit que je ne le croye pas, ou que je vous regarde plus favorablement, je sens bien que je ferois moins de chemin pour m'éloigner de vous que pour m'éloigner de lui. Le

berger ſe ſentit tranſporté de joie par des paroles ſi obligeantes : depuis ce jour, quels ſoins ne prit-il pas pour plaire à la princeſſe.

Il s'occupoit tous les matins à chercher les *plus* belles fleurs pour lui faire des guirlandes ; il garniſſoit ſa houlette de rubans de mille couleurs différentes ; il ne la laiſſoit point expoſée au ſoleil ; dès qu'elle venoit avec ſon troupeau le long du rivage ou dans le bois, il plioit des branches, il les attachoit proprement enſemble, & lui faiſoit des cabinets couverts, où le gazon auſſitôt formoit des ſiéges naturels ; tous les arbres portoient ſes chiffres ; il y gravoit des vers qui ne parloient que de la beauté de Carpillon ; il ne chantoit qu'elle ; & la jeune princeſſe voyoit tous ces témoignages de la paſſion du berger, quelquefois avec plaiſir, quelquefois avec inquiétude. Elle l'aimoit ſans le bien ſavoir ; elle n'oſoit même s'examiner là-deſſus, dans la crainte de ſe trouver des ſentimens trop tendres ; mais quand on a cette crainte, n'eſt-on pas déjà certain de ce qu'on craint ?

L'attachement du jeune berger pour la jeune bergère ne pouvoit être ſecret,

chacun s'en apperçut, on y applaudit : qui l'auroit pu blâmer dans un lieu où tout aimoit ? L'on disoit qu'à les voir ils sembloient nés l'un pour l'autre, qu'ils étoient tous deux parfaits, que c'étoit un chefd'œuvre des dieux que la fortune avoit confié à leur petite contrée, & qu'il falloit faire toutes choses pour les y retenir. Carpillon sentoit une joie secrète d'entendre les applaudissemens de tout le monde en faveur d'un berger qu'elle trouvoit si aimable ; & lorsqu'elle venoit à penser à la différence de leurs conditions, elle se chagrinoit, & se proposoit de ne point se faire connoître, afin de laisser plus de liberté à son cœur.

Le roi & la reine, qui l'aimoient extrêmement, n'étoient point fâchés de cette passion naissante : ils regardoient le prince comme s'il avoit été leur fils, & toutes les perfections de la bergère ne les charmoit guère moins que lui. N'est-ce pas l'Amazone qui nous l'a envoyée, disoient-ils, & n'est-ce pas elle qui vint combattre le Centaure en faveur de l'enfant ? Sans doute cette sage fée les a destinés l'un pour l'autre ; il faut attendre ses ordres là-dessus pour les suivre.

Les choſes étoient en cet état ; le prince ſe plaignoit toujours de l'indifférence de Carpillon, parce qu'elle lui cachoit ſes ſentimens avec ſoin, lorſqu'étant allé à la chaſſe, il ne put éviter un ours furieux, qui ſortant tout d'un coup du fond d'une roche, ſe jeta ſur lui, & l'auroit dévoré ſi ſon adreſſe n'avoit pas ſecondé ſa valeur. Après avoir été longtemps au ſommet d'une montagne, ils roulèrent ſans ſe quitter juſqu'au bas. Carpillon s'étoit arrêtée en ce lieu avec pluſieurs de ſes compagnes : elles ne pouvoient voir ce qui ſe paſſoit au haut. Eh ! que devinrent ces jeunes perſonnes, quand elles apperçurent un homme qui ſembloit ſe précipiter avec un ours ? La princeſſe reconnut auſſitôt ſon berger ; elle fit des cris pleins d'effroi & de douleur ; toutes les bergères s'enfuirent : elle reſta ſeule ſpectatrice de ce combat ; elle oſa même pouſſer hardiment le fer de ſa houlette dans la gueule de ce terrible animal ; & l'Amour, redoublant ſes forces, lui en donna aſſez pour être de quelque ſecours à ſon amant. Lorſqu'il la vit, la crainte de lui faire partager le péril qu'il couroit, augmenta ſon cou-

rage à tel point, qu'il ne ſongea plus à ménager ſa vie, pourvu qu'il garantît celle de ſa bergère. En effet, il le tua preſqu'à ſes pieds ; mais il tomba lui-même demi mort de deux bleſſures qu'il avoit reçues. Ah ! que devint-elle quand elle apperçut ſon ſang couler & teindre ſes habits ? Elle ne pouvoit parler, ſon viſage fut en un moment couvert de larmes ; elle avoit appuyé ſa tête ſur ſes genoux, & rompant tout d'un coup le ſilence : Berger, lui dit-elle, ſi vous mourez, je vais mourir avec vous ; en vain je vous ai caché mes ſecrets ſentimens, connoiſſez-les, & ſachez que ma vie eſt attachée à la vôtre. Quel plus grand bien puis-je ſouhaiter, belle bergère, s'écria-t-il ? quoiqu'il m'arrive, mon ſort ſera toujours heureux.

Les bergères qui avoient pris la fuite, revinrent avec pluſieurs bergers, à qui elles avoient dit ce qu'elles venoient de voir ; ils ſecoururent le prince & la princeſſe, car elle n'étoit guère moins malade que lui. Pendant qu'ils coupoient des branches d'arbres pour faire une eſpèce de brancard, la fée Amazone parut tout d'un coup au milieu d'eux.

Ne vous inquiétez point, lui dit-elle, laiſſez-moi toucher le jeune berger. Elle le prit par la main, & mettant ſon caſque d'or ſur ſa tête : Je te défends d'être malade, cher berger, lui dit-elle ; auſſitôt il ſe leva, & le caſque, dont la viſière étoit levée, laiſſoit voir ſur ſon viſage un air tout martial, & des yeux vifs & brillans qui répondoient bien aux eſpérances que la fée en avoit conçues. Il étoit étonné de la manière dont elle venoit de le guérir, & de la majeſté qui paroiſſoit dans toute ſa perſonne. Tranſporté d'admiration, de joie & de reconnoiſſance, il ſe jeta à ſes pieds : Grande reine, lui dit-il, j'étois dangereuſement bleſſé, un ſeul de vos regards, un mot de votre bouche m'a guéri. Mais, hélas ! j'ai une bleſſure au fond du cœur, dont je ne veux point guérir, daignez la ſoulager, & rendre ma fortune meilleure, pour que je puiſſe la partager avec cette belle bergère. La princeſſe rougit, l'entendant parler ainſi, car elle ſavoit que la fée Amazone la connoiſſoit, & elle craignoit qu'elle ne la blâmât de laiſſer quelqu'eſpérance à un amant ſi fort au-deſſous d'elle : elle n'oſoit la regarder,

ſes ſoupirs échappés faiſoient pitié à la fée. Carpillon, lui dit-elle, ce berger n'eſt point indigne de votre eſtime ; & vous, berger, qui deſirez du changement dans votre état, aſſurez-vous qu'il en arrivera un très-grand dans peu. Elle diſparut à ſon ordinaire dès qu'elle eut achevé ces mots. Les bergers & les bergères qui accoururent pour le ſecourir, les conduiſirent comme en triomphe juſqu'au hameau ; ils avoient mis l'amant & l'amante au milieu d'eux, & les ayant couronnés de fleurs pour marque de la victoire qu'ils venoient de remporter ſur le terrible ours qu'ils portoient après eux ; ils chantoient ces paroles ſur la tendreſſe que Carpillon avoit témoignée au prince.

Dans ces forêts tout nous enchante,
Que nous allons avoir d'heureux jours ;
Un berger, par ſa beauté charmante,
Arrête dans ces lieux la fille des amours.

Ils arrivèrent ainſi chez le Sublime, auquel ils contèrent tout ce qui venoit d'arriver, avec quel courage le berger s'étoit défendu contre l'ours, & avec quelle généroſité la bergère l'avoit aidé

dans ce combat ; enfin ce que la fée Amazone avoit fait pour lui. Le roi, ravi à ce récit, courut le dire à la reine. Sans doute, lui dit-il, ce garçon & cette fille n'ont rien de vulgaire, leurs éminentes perfections, leur beauté, & les soins que la fée Amazone prend en leur faveur, nous désigne quelque chose d'extraordinaire. La reine, se souvenant tout d'un coup de la bague de diamans que Carpillon lui avoit donnée, j'ai toujours dit-elle, oublié de vous montrer une bague que cette jeune bergère remit entre mes mains avec un air de grandeur peu commun, me prient de l'agréer & de lui fournir pour cela des habits comme on les porte dans cette contrée. La pierre est belle, reprit le roi ; je ne l'ai regardée qu'un moment, ajouta la reine ; mais la voici. Elle lui présenta la bague, & sitôt qu'il y eut jeté les yeux : O dieux ! que vois-je, s'écria-t-il ? Quoi ! n'avez-vous point reconnu un bien que j'ai reçu de votre main ? En même temps il poussa un petit ressort dont il savoit le secret, le diamant se leva, & la reine vit son portrait qu'elle avoit fait peindre pour

pour le Roi, & qu'elle avoit attaché au cou de la petite fille pour la faire jouer avec lorsqu'elle la tourmentoit dans la cuve. Ah! me dit-elle, quelle étrange aventure est celle-ci, qui me cause mille douleurs, cependant mêlées à la tendresse; il faut éprouver si elle sera davantage.

Elle l'appela, & lui dit: Ma fille, j'ai attendu jusqu'à présent un aveu de vous, qui nous auroit donné beaucoup de plaisir si vous aviez voulu nous le faire sans en être priée; mais, puisque vous continuez à nous cacher qui vous êtes, il est bien juste de vous apprendre que nous le savons, & que la bague que vous m'avez donnée, nous a fait démêler cette énigme. Hélas! ma mère, répliqua la princesse en se mettant à genoux proche d'elle, ce n'est point par un défaut de confidence que je me suis obstinée à vous cacher mon sang; j'ai cru que vous auriez de la peine de voir une princesse dans l'état où je suis.

[illegible] fort [illegible] qu'il [illegible] la reine [illegible]

ils trouvèrent le moyen de se sauver, malgré leurs efforts ; ils me retinrent à la faveur de la nuit dans une corbeille ; la corde rompit, je tombai dans le lac, et sans que j'aie su comment je ne fus pas noyée. Des pêcheurs qui avoient tendus leurs filets pour prendre des carpes m'y trouvèrent enveloppée ; la pesanteur & la pesanteur dont j'étois, leur persuada que c'étoit une des plus monstrueuses carpes qui fut dans le lac ; leurs espérances étant déçues, lorsqu'ils me virent, ils pensèrent me jeter dans l'eau pour nourrir les poissons ; mais enfin ils me laissèrent dans les mêmes filets & me portèrent au tyran, qui fut aussitôt par la fuite de ma famille, que j'étois une malheureuse petite princesse abandonnée de tout le monde. Sa femme qui vivoit depuis plusieurs années sans enfans, eut pitié de moi ; elle me prit auprès d'elle, & m'éleva sous le nom de Cappillon : elle avoit peut-être le dessein de me faire oublier ma naissance ; mais mon cœur toujours fier [illegible] quelquefois qui m'échappoient [illegible] peu conforme à [illegible] en fut, un prince appelé le Beau,

à la préférer à celle qu'elle venoit de la
con[illegible]

Comme elle parloit avec véhémence,
elle ne prit pas garde que la belle Sol-
dor en larmes, & que les yeux de tout
étoient aussi tout mouillés. Mais quand
elle eut fini, elle se mit à genoux devant
sant de la terre entre leurs deux, tâcha d'y
rennent long-temps sans pouvoir pro-
noncer une parole, elles s'entendoient aussi
bien qu'eux. Elle se mit à pleurer à leur
exemple, & l'on ne peut bien examiner
ce qui se passa d'agréable & de douloureux
entre ces trois malheureux infortunés;
enfin la reine faisant un effort, lui dit:
est-il possible, chet enfant de mon ame,
qu'après avoir donné tant de regrets
à ta funeste perte, les dieux te rendent
à ta mère pour la consoler dans ses dis-
grâces. Oui, ma fille, tu vois le seul
qui t'a portée & r'a nourrie dans la plus
tendre jeunesse, voici ton [illegible]
père, voici de qui tu tiens le jour. O
lumière de nos yeux, ô [illegible]
le ciel en courroux, nous avoit
avec quels transports [illegible]
nous fon heureux, [illegible]
mon fils, ce mere, ô moi, ma chère

Et si elle nous met au désespoir, de nous en faire désirer la fin, qu'est-ce qu'un prince plus avoit à craindre de lui?

Comme elle s'abandonnoit à ces réflexions, elle le vit à ses pieds, elle l'eut suivie jusqu'au bord de la rivière, et lui présentant une guirlande de fleurs, dont la variété étoit charmante, d'où venez-vous, belle bergère, lui dit-il, y a-t-il déjà quelques heures que je vous accompagne et que je vous attends avec impatience? Berger, lui dit-elle, j'ai été occupée par une aventure surprenante; je ne reprocherai de votre vie, mais souvenez-vous que cette marque de ma confiance exige un secret éternel. Je suis princesse, mon père étoit roi, je viens de le trouver dans la personne de Sublime.

Le prince demeura si confus et si troublé de ces nouvelles, qu'il n'eut pas la force de l'interrompre, bien qu'elle lui racontât son histoire avec la dernière

bonté. Quel objet pouvoit-il point de
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
grande princesse, qui s'éloignoit
que jour des premières bontés qu'elle lui
avoit témoignées. Ah! malheureux
me dit-il, je suis un homme perdu, il faut
que je renonce à la vie. Vous êtes née
sur le trône, vous avez trouvé vos plus
proches parens, & pour moi je suis un
malheureux qui ne connoît ni pays, ni
patrie, une aigle m'a servi de mère, &
son nid de berceau : si vous avez daigné
jeter quelques regards sur moi, dès
vous en détournez à l'avenir. La prin-
cesse rêva un moment, & sans répondre
à ce qu'il venoit de lui dire, elle prit une
aiguille qui retenoit une partie de ses
beaux cheveux, & elle écrivit sur l'é-
corce d'un arbre :

Aimez-vous un cœur qui vous aime ?

Le prince grava aussitôt ce vers :

De mille & mille feux je me sens enflammé.

La princesse mis au-dessous :

Jouissez du bonheur extrême
D'aimer & de vous voir aimé.

[illegible] vous [illegible] mon cœur [illegible] adorable [illegible], lui dit-il; & par ces nouvelles bontés vous me conservez la vie; souvenez-vous de ce que vous venez d'écrire en ma faveur. Je ne suis point capable de l'oublier, lui dit-elle d'un air gracieux, reposez-vous sur mon cœur, il est plus dans vos intérêts que dans les miens. Leur conversation auroit sans doute été plus longue, s'ils avoient eu plus de temps; mais il falloit ramener les troupeaux qu'ils conduisoient, ils se hâtèrent de revenir.

Cependant le roi & la reine conféroient ensemble sur la conduite qu'il falloit tenir avec Catillon & le jeune berger. Tant qu'elle leur avoit été inconnue, ils avoient approuvé les feux naissans qui s'allumèrent dans leurs ames, la parfaite beauté dont le ciel les avoit doués, leur esprit, les graces dont toutes leurs actions étoient accompagnées, faisoient souhaiter que leur union fût éternelle; mais ils la regardèrent d'un œil bien différent, quand ils envisagèrent qu'elle étoit leur fille, & que le berger

[illegible]

[illegible] elle l'appella de fort bonne heure; elle lui parla avec beaucoup de bonté; mais quelles paroles sont capables de calmer un trouble si violent? La jeune princesse essaya inutilement de se contraindre; son visage, tantôt couvert d'une brillante rougeur, tantôt plus pâle que si elle avoit été sur le point de mourir; ses yeux éteints par la tristesse, ne signifioient que trop son état. Ah! combien se repentit-elle de l'aveu qu'elle avoit fait. Cependant elle assura sa mère avec beaucoup de soumission qu'elle suivroit ses ordres; & s'étant retirée, elle eut à peine la force d'aller se jeter sur son lit, où fondant en larmes, elle fit mille plaintes & mille regrets.

Enfin, elle se leva pour conduire ses moutons au pâturage; mais au lieu d'aller vers la rivière, elle s'enfonça dans le

[illegible] elle poussa un grand cri, comme si elle eût été frappée, & se levant avec précipitation, elle s'éloigna de lui sans le regarder. Il resta perdu d'une conduite si peu ordinaire; il la suivit, & l'arrêtant: quoi! barbare, lui dit-il, voulez-vous, en me donnant la mort, vous dérober le plaisir de me voir expirer à vos yeux? Vous avez enfin changé pour votre berger, vous ne vous souvenez plus de ce que vous lui promîtes hier? Hélas! lui dit-elle en jetant tristement les yeux sur lui, hélas! de quel crime m'accusez-vous? Je suis malheureuse, je suis soumise à des ordres qu'il ne m'est pas permis d'éluder; plaignez-moi, & vous éloignez de tous les endroits où je serai: il le faut, s'écrie-t-il en se joignant les bras d'un air plein de désespoir, il faut que je vous fuie, divine princesse? Un ordre si cruel & si peu mérité, peut-il m'être prononcé par vous-même? Que voulez-vous que je

[illegible]
dégradé, [illegible] jusque tout
d'un coup dans la chambre [illegible], elle
étoit armée à son [illegible]
ries dont sa cuirasse [illegible] étoient
couverts, brilloient moins que ses yeux,
& s'adressant à la reine : vous n'êtes
guère reconnoissante, madame, lui dit-
elle, du présent que je vous ai fait en
vous rendant votre fille, qui se seroit
noyée dans les filets sans moi ; puisque
vous êtes sur le point de faire mourir de
douleur le berger que je vous ai confié,
ne songez plus à la différence qui peut
être entre lui & Carpillon, il est temps
de les unir ; songez, illustre Sublime,
(dit-elle au Roi,) à leur mariage, je le
souhaite, & vous n'aurez jamais lieu de
vous en repentir.

A ces mots, sans attendre leur ré-
ponse, elle les quitta : ils la perdirent
de vue, & remarquèrent seulement après
elle une longue trace de lumière sembla-
ble aux rayons du soleil.

Le roi & la reine demeurèrent égale-

Vous me combler de [illegible] répondit
le prince en embrassant [illegible]
si je vous explique mal ma [illegible]
d'autres [illegible]
Le roi [illegible]
[illegible]
voir que la naissance d'un fils [illegible]
de l'état où la fortune l'avoit réduit.
[illegible] Cependant la reine avoit
été si ravie qu'elle ne fut entrée dans
[illegible] après son père et son enfant,
les regardoit de son cachée derrière
quelques arbres, et lorsqu'elle les vit aux pieds
du roi, elle crut qu'elle le prioit de ne le
pas condamner à un éloignement si rude,
de manière qu'elle n'en voulut pas avoir
davantage, s'enfuit dans le fond de la
forêt, croyant comme tout [illegible]
et les veneurs pourroient [illegible]
ne craignoit rien, ni la fierté des bêtes [illegible]
vages, ni les épines qui [illegible]
tout [illegible]
res [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

mon aimable Carpillon, crioit-il: si vous m'entendez, ne fuyez pas, nous allons être heureux.

En prononçant ces mots, il apperçut dans le fond d'un vallon, une troupe de plusieurs chasseurs, qui vouloient la ravir; [illegible] un petit homme bossu & mal fait: à cette vue & aux cris de sa maîtresse, qui demandoit du secours, il s'avança plus vîte qu'un trait puissamment décoché, & n'ayant d'autres armes que sa fronde, il en tira un coup si juste & si terrible à celui qui enlevoit la bergere, qu'il tomba de cheval, ayant une blessure épouvantable à la tête.

Carpillon tomba comme lui: le prince étoit déja auprès d'elle, essayant de la défendre contre les ravisseurs; mais toute sa résistance ne lui servit de rien: ils le prirent & l'auroient égorgé sur-le-champ, si le prince Bossu (car c'étoit lui) n'eût fait signe à ses gens de l'épargner, parce qu'il vouloit le faire mourir dans plusieurs supplices différens. Ils se contenterent [illegible] pour la princesse [illegible] se pouvoient passer. L'on

L'on faisoit cependant un branle pour emporter le pain-bénit, dès qu'il fut sorti de la paroisse tous ceux qui étoient dans la bergerie coururent de toute leur force pour en tenir de plus grands morceaux ; pour en tenir compte au maître, ou en aller de juger de son industrie ; lorsque avec la nuit il ne les vit point revenir. La peine n'étoit pas moins amère : ils passèrent plusieurs jours avec tous les bergers de la contrée à les chercher & à les pleurer inutilement.

Il n'en fut pas de même du prince Bossu n'avoit point encore oublié la princesse Carpillon ; mais le temps avoit seulement affoibli son idée : & quand il ne se divertissoit pas à faire quelque meurtre, & à voir indifféremment tous ceux qui lui déplaisoient, il alloit à la chasse, & restoit quelquefois sept ou huit jours sans revenir. Il étoit donc à une de ses longues chasses, lorsque tout d'un coup il apperçut la princesse qui traversoit la forêt. Son chagrin avoit tant de vivacité, & elle [illegible] pas d'attention à ce qui pouvoit [illegible] qu'elle n'eut point pris le [illegible] de fuir, de sorte qu'il la reconnut aussitôt qu'il la vit.

O de tous les malheurs le malheur le plus grand, disoit le berger tout bas à la bergère, hélas! nous touchons au moment fatal d'être unis pour jamais. Il lui raconta ce qui s'étoit passé entre le Sublime & lui. Il étoit impossible de comprendre les regrets de Carpillon. Je vais donc vous coûter la vie, disoit-elle en fondant en larmes, je vous coudus moi-même au supplice, vous pour qui je donnerois jusqu'à mon sang, je suis la cause du malheur qui vous accable; & me voilà retombée par mon imprudence, entre les barbares mains de mon plus cruel persécuteur.

Ils parlèrent ainsi jusqu'à la ville où étoit le bon vieux roi, père de l'homme Bossu: l'on fut lui dire qu'on pendroit son fils sur un brancard, parce qu'un berger voulant défendre sa bergère, lui avoit donné un coup de pierre avec sa fronde, d'une telle force, qu'il se trouvoit en danger. A ces nouvelles, le roi crut savoir son fils unique en ces lieux, & dans son malheur il courut dans un carrosse. Le Bossu donna ordre secrets pour que Carpillon ne fût pas informé de sa venue. Il avoit résolu, ou qu'elle l'épouseroit,

où qu'il le feroit espier dans les tournois, de sorte qu'on ne les laissa ces deux amans que par une porte, dont les fenêtres donnoient sur une grande cour où le roi étoit dans son char, de retour du jeu, et de là tout ils pouvoient s'entretenir.

Que ne se disoient-ils pas de tendre et de passionné? tout ce que le cœur peut ressentir, et tout ce que l'esprit peut imaginer, ils le l'exprimoient dans des termes si touchans, qu'ils fondoient en pleurs; et peut-être encore que l'on feroit bien pleurer quelqu'un en les redisant.

Les confidens du Roi envoient tous les jours parler à la princesse, pour la menacer d'une mort prochaine, si elle ne rachetoit sa vie en consentant de bonne grace à son mariage. Elle recevoit ces propositions avec une fermeté de cœur si méprisante qu'elles étoient refusées de leur négociation; et dit qu'

prince,

[illegible]

semble, puisque nous [illegible] y vivre.

Croyez-vous me consoler, belle princesse, lui disoit-il ; hélas ! ne me seroit-il pas plus doux de vous voir entre les bras de ce monstre, qu'entre les mains des bourreaux dont on vous menace. Elle ne goûtoit point ses sentimens, elle l'accusoit de foiblesse, & elle l'assuroit toujours qu'elle lui montreroit l'exemple pour mourir avec courage.

La blessure du Bossu étant un peu mieux, son amour irrité des continuels refus de la princesse, lui fit prendre la résolution de la sacrifier à sa colère avec le jeune berger qui l'avoit si maltraité. Il marqua le jour pour cette lugubre tragédie, & pria le roi d'y vouloir assister avec tous ses flambeaux & les grands du royaume. Il étoit dans une litière découverte, pour y repaître ses yeux de toute l'horreur du spectacle. Le roi, comme je l'ai déjà dit, ne savoit point que la princesse Camillon étoit princesse ; de sorte que lorsqu'il la vit traîner au supplice, la pauvre gouvernante quelle étoit condamnée aussi ; & le jeune berger aussi beau que le jour, il [illegible] la cour, qui [illegible]

Il n'attendit pas que la princesse eût ouvert la bouche pour se plaindre de l'indigne traitement qu'on lui faisoit, il se hâta de couper les cordes dont elle étoit liée, & regardant ensuite le berger, il sentit ses entrailles émues de tendresse & de pitié. Jeune téméraire, lui dit-il, se faisant violence pour lui parler rudement, qui t'a inspiré assez de hardiesse pour attaquer un grand prince, & pour le réduire à la mort? Le berger voyant ce vénérable vieillard orné de la pourpre royale, eut de son côté des mouvemens de respect & de confiance qu'il n'avoit point encore connus. Grand monarque, lui dit-il, avec une fermeté admirable, le peu où j'ai vu cette belle princesse est celui de ma naissance, je ne connoissois point votre fils, & comment l'aurois-je connu dans une action si violente & si indigne de son sang?

En parlant de cette manière, il animoit son discours du geste & de la voix. Son âme étoit découverte, la flèche qui avoit [illegible] pour [illegible] lui ne l'appesantissoit pas. Dieux! s'écria-t-il, [illegible] vai-je en voir le chef sans [illegible]

Non, grand roi, dit la fée Amazone du plus haut des airs, où elle parut montée sur un superbe cheval, non, tu ne te trompe point, voilà ton fils, je te l'ai conservé dans le nid d'une aigle, où ton barbare frère le fit porter. Il faut que celui-ci te console de la perte que tu vas faire de l'autre. En achevant ces mots, elle fondit sur le coupable Bossu, & lui portant un coup de la lance ardente dans le cœur, elle ne lui laissa pas envisager long-temps les horreurs de la mort : il fut consumé comme s'il avoit été brûlé par le tonnerre.

Ensuite elle s'approcha de la terrasse, & donna des armes au prince. Je te les ai promises, lui dit-elle, tu seras invincible avec, & le plus grand guerrier du monde. L'on entendit aussitôt les fanfares de mille trompettes & de tous les instrumens de guerre qui se peuvent imaginer ; mais ce bruit céda peu-à-peu à une douce symphonie, qui chantoit mélodieusement les louanges du prince & de la princesse. La fée Amazone descendit de cheval, se mit auprès du roi, & lui ordonna promptement tout ce qu'il falloit pour la pompe des noces du

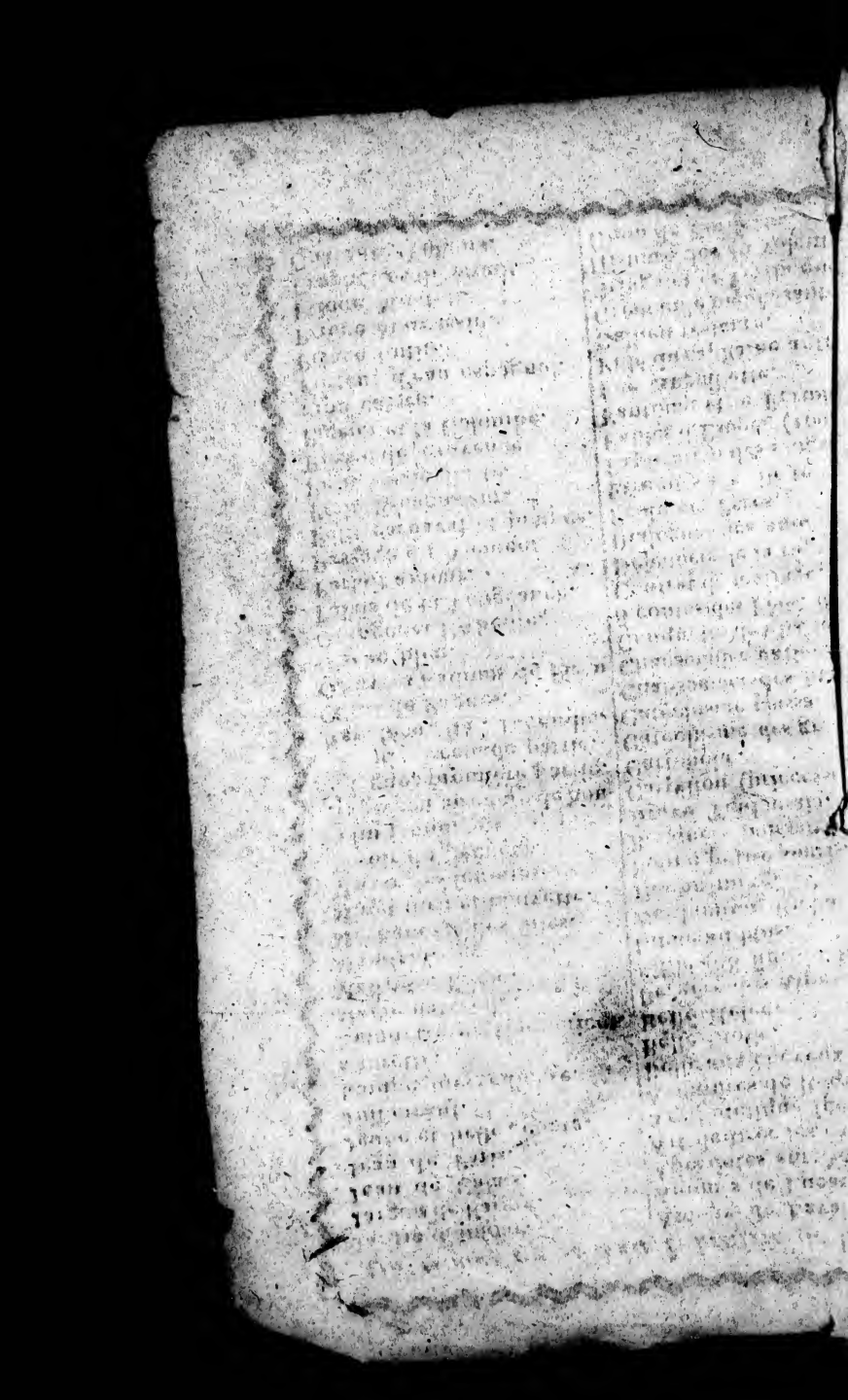
prince & de la princesse : elle commanda à une petite fée qui parut dès qu'elle l'eut appelée, d'aller quérir le roi berger, la reine & les filles, & de revenir en diligence. Aussitôt la fée partit, & aussitôt elle revint avec ces illustres infortunés. Quelle satisfaction, après de si longues peines ! Le palais retentissoit du cris de joie, & jamais rien n'a été égal à celle de ces rois & de leurs enfans.

La fée Amazone donnoit des ordres partout : une seule de ses paroles faisoit plus que cent mille personnes. Les nôces s'achevèrent avec une si grande magnificence, qu'on n'en a jamais vu de telles. Le roi Sublime retourna dans ses états ; Carpillon eut le plaisir de l'y mener avec son cher époux ; & le vieux roi, ravi de voir un fils si digne de son amitié, rajeunit, ou du moins sa vieillesse fut accompagnée de tant de satisfaction, qu'il en vêcut bien davantage.

La jeunesse est un âge où le cœur des humains
Prend tous les mouvemens qu'on veut lui faire prendre ;
C'est une cire tendre
Qui fait obéir dans les mains.

Sans peine l'on y peut former le caractère,
Ou des vices ou des vertus.
Quelques efforts qu'on puisse faire,
Sitôt qu'il est gravé on ne l'efface plus.
Sur une mer si difficile,
Heureux qui peut avoir quelque pilote habile,
Qui lui trouve un heureux chemin.
Le prince que je viens de peindre,
N'avoit aucun écueil à craindre,
Lorsque le roi-berger gouverna son dessin.
Dans toutes les vertus ce maître fut habile;
Il est vrai que l'Amour le mit sous son empire.
Mais fuyez, censeurs odieux,
Qui voulez qu'un héros résiste à la tendresse:
Pourvu que la raison en soit toujours maîtresse,
L'Amour donne l'éclat aux exploits glorieux.

F I N.



DAMAGED PAGE(S)

On trouve aussi à la Librairie de BAUD

Jardin d'amour.
Jargon de l'argot.
Jean de Calais.
Jean de Paris.
Jeune et belle, conte.
Juif errant.
Lampe merveilleuse.
Laurette.
Lionnette et Coquericot.
Magie naturelle.
Maîtresse fidèle.
Mandrin.
Méchanceté des filles.
Minet bleu et Louvette.
Miroir des femmes.
Miroir du pécheur.
Nain jaune.
Napoleon au camp de boulogne, première partie.
id seconde partie.
Napoléon. Bal, Incendie.
Œufs de Pâques.
Œuvres badines de Piron
Oiseau bleu.
Oranger et l'Abeille.
Palais de la Vengeance.
Parfait amour.
Passage du Niémen.
Petit carnaval et poupée.
Petit Escamoteur.
Petit vaudevilliste.
Pierre de Provence.
Pigeon et la Colombe.
Pipe cassée.
Porteur-d'eau espagnol.
Prince Lutin.
Prince Marcassin.
Prince Mouton.
Prophéties de Moult.
Quarante Voleurs.
Amours de Lavallierre.
Amours de Lucas.
Anecdotes sur Napoléon.
Art de tirer les cartes.
Arythmétique (petite).
Aventures de Roquelaure.
Belle aux cheveux d'or.
Belle-Etoile.
Belle Hélène.
Bergère des Alpes.
Bible (88 fig. de la).
Biche au bois.
Bonhomme Richard.
Bonne mere.
Bonne petite souris.
Bouquets poissard.
Brave Toulousain.
Carpillon (princesse).
Cartouche.
Catéchisme des gr. filles.
Catéchisme poissard.
Chansonnier des bu...
Chansonnier national.
Conquêtes de Charlemag.
8 contes des Fées. (8 fig.)
Contrat de mariage.
Déjeuners de la rapée.
Dialogues des amoureux.
Ecole des Pères.
Etrennes aux riboteurs.
Explication des songes.
Fables d'Ésope. (100 fig.)
Fantôme et le Fermier.
Fée Anguillette.
Fille du capitaine autrich...
Gallien restauré.
Grenouille bienfaisante.
Gringalet et Vertboquet.
Histoire des 40 voleurs.
Huon de Bordeaux.